

À Patrick

PREMIÈRE MISSION:
AFGHANISTAN

J'étais rentré du Burkina Faso par le Mali et l'Algérie¹ bien décidé à percer enfin dans le milieu certes clos des ONGs, et voilà que moins d'un an après nous fêtons chez ma mère mon futur premier départ en mission². L'occasion avait rassemblé, avec ma famille aimée, deux amis marcheurs rencontrés à Ghardaïa et devenus chers depuis: Émilie & Attilio. Ils m'avaient offert pour l'occasion un magnifique cheich jaune, souvenir d'Algérie, puisque j'avais déjà appris que le noir que j'avais porté jusque-là n'était pas le bienvenu en Afghanistan. Ce nouveau cheich était parfaitement assorti ma veste toute neuve, tout aussi jaune: ça, ce sont des potes! J'étais paré.

Je partais pour MSF-Suisse³ dans les montagnes de l'Indu Kusch en Afghanistan, comme "log-admin-fin" = "logisticien, administrateur, financier", c'est-à-dire que j'étais le seul "non-médical" d'une petite mission de quatre paumée dans la montagne. Je partais avec trois femmes, infirmières et docteurs, et j'avais à leur permettre d'exercer leur compétence sans se soucier de contingences matérielles. Autrefois, dans nos pays, c'était le travail de celui qu'on appelait l'intendant. Ce n'était donc pas encore une mission d'architecture, mais ça me convenait comme première mission...

À Genève, je ne connaissais personne, puisque j'avais suivi mon PPD⁴ en Belgique. Mais j'ai été accueilli par une équipe sympathique et attentive, qui m'a pris en main et m'a enseigné ce que j'avais à savoir avant d'être lâché seul dans la montagne avec trois infirmières à charge, en particulier l'utilisation des logiciels de compta' (pour la fin').

J'ai eu la surprise de retrouver Véronique, une fille rencontrée à *Kankintú*, Panamá, un jour mémorable de septembre 2002 où tout allait mal⁵. Coudbol, elle revenait justement d'Iskashim où j'étais affecté, et ne tarissait pas d'éloges, en particulier sur une petite interprète remarquable, très jolie et très jeune, dont j'allais encore entendre parler! Elle n'avait par contre avec elle aucune photo qui me permît de visualiser ma destination.

¹ Voir "Les Carnets d'Afrique", du même auteur plus jeune, plus innocent.

² J'ai aussi fait un "Carnet" de ces recherches d'emploi! Ça n'a pas été sans mal, mais ce n'est pas le propos de cette histoire-là. Je suis architecte de formation, et depuis le début de mes études j'ai compris que le métier que je comptais exercer (fait d'un mélange de travail intellectuel ET manuel) n'existait plus en Europe: je ne pouvais escompter l'exercer que dans les pays pauvres où le fait de construire prévaut encore sur la composante administrative. Travailler dans une ONG a été l'une de mes tentatives pour devenir cet architecte que je compte être à quarante ans.

³ Médecins Sans Frontières a cinq "sections" indépendantes, dont la suisse et la belge, avec lesquelles j'ai passablement eu affaire.

⁴ Deux semaines de "Préparation au Premier Départ" durant lesquelles ont lieu des amitiés souvent profondes avec des gens qu'on est très susceptible de retrouver ensuite "sur le terrain". Un moment essentiel dans l'apprentissage de la vie d'"expat".

⁵ voir les "Carnets du Panamá n°16".

Nous sommes partis le 17 janvier. "Nous", car je voyageais avec ma chef, Anna, une infirmière vénitienne. Elle portait une veste aussi jaune que la mienne: nous faisons bonne équipe! De fait, c'était une excellente idée que de partager ces deux jours de voyage par ailleurs chiants à mourir: nous avons pu faire ample connaissance. Anna n'était pas une Italienne comme on peut se les imaginer: timide et calme, ronde et petite, maladroite et attendrissante, sourire mielleux en diable. Elle ne devait pas avoir dix ans de plus que moi. Peu la carrure d'un chef, mais j'étais sûr qu'elle saurait obtenir par le charme ce que d'autres obtiennent par l'autorité⁶.

Après une journée de correspondance à Vienne que nous avons passés en compagnie d'une amie chère et sa petite fille que je ne connaissais pas, nous avons escale nocturne à Bakou, Azerbaïdjan, genre de trois heures du matin à neuf heures. Le hall était vaste, vide. Le silence était impressionnant. Je notai: quelques hôtesse plus qu'à moitié endormies à leur comptoir de vente de tapis de pure laine; un officiel à attaché-caisse qui bâillait (il finit par monter dans le même avion pour Kaboul); une vieille dame au cheveu blanc immaculé - que pouvait-elle donc bien faire là, que pouvait-elle aller faire en Afghanistan? - ; une jeune au visage typiquement russe, qui était bras nus sous l'épais manteau dont elle s'est déshabillée pour en faire une couverture et se coucher sur le banc juste face à moi - je n'allais sans doute plus guère voir de bras nus dans les mois à venir! - ; plusieurs gardes fiers de leur uniforme qui allaient et venaient, et parfois nous posaient une question capitale, histoire d'être sûrs de ne pas nous laisser nous reposer... J'ai profité de l'endroit pour répondre à quelques lettres arrivées à Genève juste à temps pour m'attraper.

Nous avons survolé l'Afghanistan alors que le soleil était depuis longtemps levé. Moi, par contre, j'étais déjà épuisé: je n'avais toujours pas réussi à dormir vraiment depuis trente-six heures que nous étions partis. Le tapis de nuages a peu à peu fait place à un relief discret, en gris et en noirs. Tout à coup, la neige. Je me suis collé au hublot, et n'en ai plus bougé jusqu'à l'atterrissage. Nous survolions une immense feuille d'aluminium froissée, rayonnante, immaculée. Merveilleuse. Nulle part, j'ai pu distinguer l'ombre d'une occupation humaine. Rien qui donnât une échelle à ce décor rabelaisien: juste une succession à l'infini d'arrêtes vives qui animaient de bleu la surface blanche.

Nous avons atterri à Kaboul, Afghanistan.

Tout au rebours du paysage romantique que nous venions de survoler, Kaboul était *grise*. Ce seul qualificatif suffit hélas à décrire la ville. Je m'en suis aperçu lorsque j'ai réalisé que seuls les étals vendant des pyramides d'oranges en rompaient l'uniformité de tons. Si Ouagadougou que j'avais connue était misérable et chatoyante, Kaboul que je découvrais était une ruine terne, triste, où le kaki des treillis semblait presque primesautier.

Anna-ma-chef a vite pu reprendre sa route vers les montagnes, tandis que j'avais quatre jours à passer à la capitale afin de faire connaissance avec mes deux chefs directs, Martin pour la logistique et Maria pour l'administration et la finance. J'ai également fait connaissance avec l'équipe de coordination. J'oscillais entre deux sentiments contradictoires. D'un côté, il y avait cette ville aux dix mille "expats", tout embouteillée de katkats blancs (dont les nôtres faisaient hélas partie) qui me faisait horreur; de l'autre, j'apprivoisais doucement ces hommes et ces femmes qui se donnaient entièrement pour la santé de quelques dizaines de montagnards oubliés du monde.

⁶ J'avais déjà remarqué alors tout ce qui allait nous faire nous haïr par la suite, mais avais tenté dès le début et de bonne foi de passer par-dessus nos dissemblance.

Il y avait Simon l'Irlandais, qui montait un hôpital, presque seul, et était descendu pour quelques jours de repos mérité.

Il y avait Anna l'Italienne, ma chef, qui partait à la tête d'une équipe de trois débutants relever ceux qui avaient créé la clinique d'Iskashim, dans la région du monde qui détient le triste record de la plus forte mortalité en couches.

Il y avait Maria l'Autrichienne, à qui j'avais à référer en matière de comptabilité (la pauvre): une femme sans vraiment d'âge, que des rides sans doute précoces et des cheveux coupés courts vieillissaient certainement. Son sourire, au contraire, la rajeunissait à l'extrême. Lorsqu'elle souriait, c'était des yeux plus encore que des lèvres, et elle n'en était pas avare, de ce sourire! Ah, Maria...

Mon autre chef, Martin, était un grand maigre à lunettes, un calme avec lequel on pouvait discuter tandis qu'il fumait ses cigarettes à l'extérieur des bureaux. Son attitude tranchait, dans ce milieu de gens nerveux et sous pression courant comme des poules étêtées: il était comme un roc sur lequel pouvait reposer la mission.

Et tant d'autres dont je parlerai peut-être, mais plus tard, afin de ne pas charger ces lignes. Lorsque cette dizaine d'âmes était réunie autour de la table à manger, parfois joyeuse, souvent taciturnes, mais toujours solidaire voire proche, il y avait dans cette villa de banlieue de Kaboul réaffectée en compound MSF quelque chose d'un mess saint-exupérien. Au milieu d'eux, je me sentais fier comme autrefois devait l'être l'écuyer d'un chevalier vainqueur. C'étaient des gens qui avaient "ce qu'il faut là où il faut": un gros cœur rouge vif au chaud de la poitrine. Je ne pouvais que les aimer à mon tour.

Kaboul-la-grise ne m'en pesait pas moins. Les bureaux (=Moma base pour les communications radio) ouvraient sur une des ces rues rectilignes et misérables qui s'abîmait contre la masse d'une colline abrupte. Le tiers de base en était semée de maisonnettes de glaise grise en escaliers, que l'absence de couleur laissait prendre pour des habitations troglodytes. Au-dessus, la colline s'élevait nue, rocailleuse, âpre, jusqu'à son sommet émoussé et imposant. Derrière, on devinait ses grandes sœurs, blanches, irréelles. Il y avait là-haut un monde où les certitudes de l'homme étaient abolies, où notre insignifiance était manifeste, un monde spirituel et romantique où nous n'étions que des bulles de savon emportées par un vent capricieux, un monde où l'âme pouvait respirer en grand.

C'était pour là-haut que je partais le lendemain...

Prenez un atlas: Faizâbâd est sûrement encore indiquée, droit au nord de Kaboul. Entre les deux villes, l'Indu Kusch dresse une barrière difficilement franchissable qui est paradoxalement l'épine dorsale de l'Afghanistan. C'est au cœur du massif que notre travail nous attendait, entre ciel et terre, neige et nuages, loin des clichés sur l'Afghanistan véhiculés par la "télévision". Pour éviter les incompréhensions, parlons du Badakhshan plutôt que d'Afghanistan, d'accord?

Contre toutes prévisions, pessimistes et raisonnables, nous avons pu y voler hier. "Nous" car je voyageais avec Tanja ("...avec un T comme Timeo danos et dona ferentes"⁷), qui sera notre docteur à Iskashim. Elle avait atterri à Kaboul la veille, la pauvre! Anna-la-chef nous avait précédés de quelques jours. Côté présentations, il ne reste que Kania ("Mit ein K!"⁸), déjà à pied d'œuvre depuis une paire de semaines, et je connaîtrai les trois femmes avec lesquelles je travaillerai, là-haut sur la montagne.

Tanja est un joli petit bout de créature qui allie pas mal de contradictions: calme mais au regard très vivant, au visage doux mais aux traits fins, avec un petit nez rond et une bouche joliment dessinée. Comme pour les autres femmes de Faizâbâd, je n'ai pas encore porté attention à son corps: les femmes ne se mettent pas en valeur en Afghanistan. Mais j'ai noté ce matin qu'elle était (exceptionnellement) vêtue avec charme: immense pull de laine blanche aux manches bouffantes et au col extravagant. J'ai décidément de la chance!

Survoler l'Indu Kusch à faible altitude est une expérience que je renonce à décrire, mais que je souhaite à chacun une fois dans sa vie. À l'aéroport de Faizâbâd nous attendait Anna, notre chef à tous les deux, que nous pensions déjà à Iskashim. Elle était coincée à Faizâbâd par les avalanches. De fait, nous aurions tous dû être à Iskashim ce vendredi soir déjà, mais nous ne pourrions pas prendre la voiture avant au moins dimanche (dans deux jours). De la neige et des véhicules en panne bloquaient la route en deux endroits. Bref, nous étions coincés à Faizâbâd.

Aujourd'hui, c'est vendredi, jour férié dans ce pays converti à l'Islam (équivalent à notre dimanche). Nous sommes allés à quelques-uns grimper sur une éminence qui domine cette ville. Autour d'une rivière tumultueuse s'étalent des cours jalousement closes, sinon envers le ciel. Le long des rues ouvrent des échoppes. Et tout autour de cette vie grouillante, des montagnes s'élèvent, terreuses, mais déjà couvertes d'un tout petit bonnet de neige au sommet. Nous sommes sortis de la ville en suivant cette rivière tumultueuse dans laquelle se dresse le fortin du potentat local sur un rocher isolé. Puis nous avons gravi les sentes à chèvres pour jouir de ce panorama de contreforts de hautes montagnes. Cette fois, ça y est: j'y ai droit, à

⁷ Astérix légionnaire.

⁸ Gotlib, à propos de Beethoven (*inspiration?*).

mes montagnes. Et ce n'est que le début: Iskashim, c'est mille mètres plus haut, là où tout est blanc!

Ici, l'hiver est doux: s'il gèle, le soleil n'est guère voilé, et les lunettes noires sont à peine inutiles. Tout le *compound* est chauffé au bois, ou plutôt les deux *compounds* le sont: l'équipe de Faizâbâd vit sur deux parcelles, séparées par un canal par-dessus lequel ils ont jeté une passerelle. Les murs d'enceinte également enjambent dûment l'obstacle, bien sûr. Je suis content de dormir dans le second *compound*, et d'avoir à traverser ce "petit pont de bois"⁹ chaque fois que je me rends dans les locaux communs. Le matin, une famille de canards prend le soleil juste là, et nous regarde traverser, l'air de se demander combien d'entre nous se foutent à l'eau par an. Il y a aussi plein de chats et d'oiseaux genre grosses hirondelles.

Comme je l'ai dit, aujourd'hui était jour férié: nous n'avons rien fait, sinon cette balade: nous étions tous à bouquiner dans la pièce commune, tandis que l'un ou l'autre se dévouait pour faire la cuisine, puisque même les cuistots ont droit à leur congé! Anna nous régale de divers gâteaux aux pommes depuis hier, Karine fait des crêpes, et des bouteilles étiquetées et du chocolat sortent de derrière tous les fagots: nous ne manquons de rien!

Nous sommes huit, divisibles en trois groupes:

Il y a ceux de Faizâbâd: Mike est le chef. Canadien (avec un accent nord-américain à couper au rasoir). Logisticien, maçon d'origine. Il déteste moins les architectes que les ingénieurs! J'ai beaucoup à apprendre de lui. Il m'était peu sympathique au premier abord, trop dynamique, trop entreprenant. Mais comme c'est moi qui ai besoin de lui, je me suis taillé une place sur mesure, et nous nous entendons finalement fort bien, sans nous faire d'ombre mutuellement. Karine (de Suède) et Norma (de Colombie) sont "médicales", docteur, infirmière ou sage-femme, je ne sais plus. Il manque Deepa (US) et Simon (Irlande) qui sont en vacances (je les ai croisés à Kaboul). Eux aussi sont médicaux. J'occupe la chambre de Simon, où j'ai eu le plaisir de découvrir un énorme bouquin de chansons et une guitare: vivement son retour!

Il y en a deux que nous remplaçons, qui étaient descendus d'Iskashim pour accueillir Anna, et se sont retrouvés coincés avec elle par la neige. Carlos est Colombien comme Norma. Il est sec de physique, et s'est laissé pousser une barbe qui me l'a fait prendre pour un local. J'ai à ma décharge qu'il s'enroule dans une couverture, comme eux (= le patou). Docteur. C'est donc lui que remplace Tanja-la-Hollandaise. Quant à Monica, d'Allemagne, elle sera remplacée par Anna. Mais comme c'est elle qui a dû également assurer l'intérim en matière de logistique et d'administration, j'aurai aussi à l'écouter. Tous deux remonteront avec nous, dimanche, ou quand nous pourrons, et redescendront peu après, pour de bon.

Enfin, il y a nous trois, l'équipe de relève. J'estime que nous sommes en général en début de trentaine, sauf Tanja qui est peut-être plus jeune que moi¹⁰.

Extrait de mes notes papier d'aujourd'hui: "En face de moi, Tanja lit un bouquin en hollandais. À sa gauche, contre le jour de la grande baie vitrée, Monica lit un truc sur la guerre. À côté d'elle, Norma boit du thé - je ne parviens pas à capter son regard. Couché dans un coin, Carlos lit du Garcia-Marques (il faut que je le lui pique, celui-là!). Derrière moi, dans

⁹ Référence à une chanson de Duteil qui a bercé mon enfance.

¹⁰ Que je me trompais! J'étais le cadet. Tout ça fait bien du monde, et je vous ai sans doute perdu en route, mais l'essentiel était de marquer le contraste entre ces premiers temps où nous avions à prendre des notes pour savoir qui était qui, et la suite, où l'huis clos à quatre a fini par être si pesant que l'équipe a explosé!

une autre partie de la pièce, Anna lit couchée, patricienne, en picorant des raisins secs dans un sac plastique rose - quelle faute de goût! Il n'y a que Mike qui s'affaire, à la cuisine. Le poêle ronronne..." Je crois qu'à ce moment-là Karine lisait au soleil sur le seuil de sa porte.

Une belle équipe de lézards! Vivent les vendredis.

Iskashim, vendredi matin (jour de congé), avec un *Messiah* de Handel qui commence à égrener ses *recitativi*. Cette fois ça y est, mes vies Afghane et professionnelle sont commencées! Il aura tout de même fallu deux pleines semaines pour que j'arrive à pied d'œuvre! Cinq jours de briefing à Genève, deux d'avion avec Anna, quatre jours à Kaboul pour prendre la température du pays (et continuer les briefings), un d'avion avec Tanja-la-Hollandaise, pour nous retrouver à attendre trois jours à Faizâbâd que la route soit dégagée de ses avalanches. Enfin, un de route pour Iskashim: huit pleines heures de tapecul¹¹.

Finale, dimanche 25, nous avons pu faire le grand saut! Il faut toute une journée pour parcourir ces quelques cent cinquante kilomètres dans la neige et grimper mille mètres... Devant, Anna. Derrière, sur les deux bancs parallèles, Monica et Carlos, nos prédécesseurs, Tanja et moi. Du tapecul à s'en saouler. Tout était arrimé, et il fallait souvent resserrer les entraves. Les suspensions, c'est ce qui rend l'âme le premier sur tous les véhicules dont j'aurai la responsabilité.

Première halte à Baharak, dans une de "nos" cliniques¹². Nous avons bu beaucoup de thé, et embrassée bien fort l'équipe de Kaboul qui nous accompagnait jusqu-là: la jolie Nadia, Bulgare, et un Philippe de France, une caricature de ce que "l'esprit français" produit de plus recommandable. Un gars que j'ai beaucoup aimé. Je parle au passé parce que son contrat est terminé...

Après quatre heures de route, nous nous sommes glissés entre deux parois de neige: c'était la fameuse avalanche, dégagée à la pelle. Encore deux heures de cahots, et nous nous sommes retrouvés coincés par un camion que nous savions planté là depuis plusieurs jours. Dans l'intervalle, il avait été vidé de ses sacs de riz d'aide humanitaire. Des hommes d'alentours étaient venus à la rescousse et s'activaient à réparer puis relancer le véhicule allégé.

Une heure d'attente dans le vent glacial. Puis le camion entama sa descente au frein moteur, tandis que la grappe de cantonniers s'égaillait. Embardées sauvages: nous retenions notre souffle. Le camion prit de la vitesse, heurta plusieurs fois les rochers, à droite. À gauche, c'était le précipice... Mais l'obstacle fut franchi sans autres tribulations.

Nous avons repris la route, rassérénés, bien serrés pour nous tenir chaud.

¹¹ Rétrospectivement, on pourrait dire qu'une sorte d'exil commence ici, ou, pour mieux dire, un huis clos sartrien où effectivement "l'enfer, c'est les autres", ceux qui auraient dû être des pairs, des compagnons, des frères.

¹² Ça fait beaucoup de géographie. En clair, la route entre Faizâbâd et Iskashim comptait deux relais de part et d'autre de la trop longue portion centrale: côté Faizâbâd, le compound de Bahrak, bien plus grand qu'une simple clinique, et côté Iskashim le petit dispensaire de Zeebok, sous notre responsabilité, dont il sera question sous peu.

Je renonce à tenter une description d'Iskashim: il y a encore trop d'événementiel à raconter: je garde ça pour les jours calmes. En un mot: prenez la vallée du Rhône au Valais, un cric, et rehaussez-la de mille mètres. Avec un second cric encore plus gros, haussez les sommets alentours de deux mille mètres de mieux¹³. Vous y êtes. Pour ceux qui ont visité mon aménagement à Angoulême, il y avait une photo de montagne en blanc et ocres qui aurait pu être prise ici. Nous vivons dans un décor éblouissant où les jaunes chauds des roches et des arbres clairs et nus tempèrent le blanc tranchant: mêmes tons que celles des armes de Jérusalem, pour ceux que l'héraldique intéresse.

Hier, nous avons eu droit à notre première sortie: visite de la clinique de Zeebok, à une paire d'heures d'Iskashim. Départ retardé d'une heure à cause d'un mot signalant un accouchement difficile. Tanja et Carlos ont sauvé l'affaire. Chapeau. Comme les gens ne viennent que lorsqu'il est trop tard, c'est hélas rare... Bref, nous sommes finalement partis, pour nous faire intercepter à mi-chemin par un autre billet, porté par un vieillard enroulé dans son *patou* (couverture, une fois encore). Un autre accouchement. Nous nous sommes déroutés pour embarquer la mère. Le travail n'avait pas encore vraiment commencé: nous avons pu continuer notre route, moi sur un bidon la soutenant d'un côté, tandis que son mari lui tenait la main et lui tendait une serviette quand les cahots la faisaient dégomber par la fenêtre ouverte. Bref, nous avons fini par atteindre Zeebok. J'ai payé les salaires¹⁴ tandis que Monica réunissait le personnel. Nous avons expédié le tout le plus vite possible. Dans le Toyota où nous attendait la mère, nous avons encore fait monter une tuberculeuse (notre principale raison d'être ici, outre les accouchements compliqués, c'est le centre de traitement de la tuberculose), avec son masque rose qui lui fait un museau de chien neurasthénique. À peine plus loin, nous savions qu'un père nous attendait avec son enfant gravement brûlé au visage. Quinze dans le Katkat...

Je regardais le père de l'enfant brûlé: ses yeux bleus presque transparents me fascinaient. Les Afghans n'ont pas un type très différent des Européens, et ni les yeux bleus et verts, ni les cheveux roux sont rares par ici: vous pensez bien que je me suis renseigné avant d'accepter cette mission¹⁵!

Face à moi, la tuberculeuse. Elle était toute maigre, toute chétive, minuscule. Je me demandais s'il y avait la moindre chair dans ce tas de vêtements d'hiver. Juste un visage las, mangé par ce masque qui lui remontait sur l'œil. Il paraîtrait qu'elle n'avait que trente-cinq ans: je lui aurais aisément donné le double! Et je ne l'estime pas à vingt kilos tout habillée. Ce qui simplifiait la tâche de son mari qui devait la porter sur son dos à chaque transfert. Le vieux diable avait des yeux tristes, tristes. Il ne bougeait pas, tenant délicatement la main de sa compagne entre ses doigts noirs, noirs, noirs. Il aurait pu poser pour Rodin: il aurait incarné toute la détresse du monde, toute l'impuissance d'un homme. Parfois, de sa main libre, il repositionnait le museau de sa femme pour lui dégager cet œil gauche que les embardées recouvraient à nouveau.

J'ai toutes mes réponses là, toutes mes justifications: nous ne sommes pas là pour sauver des vies, mais pour sauver cette tendresse, pour que vive l'objet de tant d'attention. Et pour que ce vieil illettré d'un monde oublié puisse continuer à aimer sa femme, je veux bien ne

¹³ Des toilettes, je contemplais des sommets Pakistanais à 7'500 et 7'600 mètres d'altitude. J'y reviendrai.

¹⁴ Tâche d'admin', bien entendu: c'est moi qui paye tout le monde, avec les émotions que cela implique.

¹⁵ Ceux qui me connaissent savent que j'ai plus qu'un faible pour les aisselles des rousses aux yeux verts.

plus jamais dormir. C'est Balavoine qui a raison: plus que les corps, il faut "sauver l'amour". Tout le reste, ce n'est que du blabla.

À ma droite, il y avait une autre mère, belle elle aussi avec ses pommettes haut perchées. Elle tenait contre elle son fils qui finit par se réveiller. Impuissant pour tous les autres passagers, je me suis concentré sur ce petit visage épanoui, pour le faire rire, rire. Lorsque mes doigts ne suffisaient plus à l'amuser, la mère le faisait téter un instant. J'imagine que c'est notre statut d'association médicale qui m'autorise de tels spectacles...

Un enfant qui rit dans les bras de sa mère, un vieillard qui porte sur son dos sa femme tuberculeuse, un mari qui tend une serviette à son épouse en couches, un père aux yeux transparents qui veille sur son enfant brûlé: dans notre katkat blanc, je comprends assez vite pourquoi toute la population de la vallée nous accueille avec un tel enthousiasme.

Encore une semaine de passée! *Jeeez*, je ne suis plus. Un constat s'impose: contrairement à mon habitude, je n'ai pas encore réussi à me caler un petit rythme qui m'autorise les loisirs de lire, écrire et chanter... Plusieurs raisons à cela: 1-Pour une fois, j'ai du boulot, pour de vrai: c'est tout de même plus prenant qu'un diplôme! 2-Les employés sont tellement prévenants, dévoués, attentifs et laborieux que j'en ai honte de m'arrêter. Eux, rien ne les retient. Ils sont hallucinants... Mais j'y reviendrai¹⁶. 3-Il fait froid¹⁷! J'ai peu de motivation à quitter la pièce commune, la seule vraiment chauffée, pour prendre un peu d'intimité. Je dors beaucoup, parce que dans un plumard, il fait bon, nom de moi!

Cela dit, malgré toutes ces "bonnes" raisons de montrer combien je suis un infidèle correspondant, je suis bel et bien là à taper sur mon ordi de fonction, ce vendredi¹⁸ matin: heureusement qu'il y a les jours de repos. Encore que "repos", hem! À huit heures, il faudra tout de même que je passe au bureau avec Tanja, elle pour faire le tour de ses patients, moi pour chercher des fonds (encore des indemnités à préparer: je n'ai jamais manipulé autant de fric: la moitié de mon temps consiste à compter des billets). Et puis, j'aurai le système radio à réparer: quatre jours que nous sommes sans émaux. Un sale beugue vicieux... Remarque en passant: si vous avez tenté d'écrire les quatre premiers jours de février, je n'ai pas reçu vos messages: j'espère que vous avez la bonne habitude de garder des copies de vos messages, électroniques comme papier... Les pertes en lignes dans ces régions ne sont hélas pas négligeables...

Agnus Dei de la Messe en Si de Bach - Fatche¹⁹, c'est bô...

Ça fait quatre jours que nous sommes entre nous quatre²⁰: le 02 février était un des ces jours cruciaux... Avant neuf heures du matin, nous embrassions sobrement les passagers d'un de nos Toyot' devant les bureaux. Outre la belle Maria (Admin' à Kaboul) et une huile de Genève, trois personnes chères partaient ce jour-là.

1-Il y avait Monika, la boss précédente. Allemande. Une grande adolescente blonde de trente ans avec le nez qui la tire en avant, sensible et émotive pour le meilleur et pour le pire.

¹⁶ Je n'y reviendrai jamais assez, à vrai dire: deux causes à mon amour irraisonné pour l'Afghanistan. Les paysages et le climat d'une part, mais surtout les gens, les Afghans, leur fierté, leur amour, leur accueil, leur humour, leur caractère.

¹⁷ Sitôt que j'évoque le Badakhshan, c'est pour parler de mon seul hiver en cinq ans, de la température jamais positive en deux mois, des -10°C le jour descendant à -20°C la nuit, -30°C au plus froid. Dans de telles conditions, allez donc trois fois par nuit écouler votre courante (nous vivons tous avec une turista bien installée) dans le petit édicule en fond de cour, latrines ouvertes à tous les vents!

¹⁸ Congé, donc.

¹⁹ L'expression m'est restée de mon stage de diplôme en Corse.

²⁰ Les acteurs essentiels sont enfin en place. Pardonnez la lenteur de l'introduction.

Elle n'a guère montré que le meilleur, mais je sens très fort le pire, moi qui ai tant de mal à supporter les gens émotifs. Qu'est-ce que vous voulez, ce n'est pas ma nature. Elle avait l'air un peu nerveux, ce matin-là: c'était sans doute un peu moins qu'elle avait aimé l'équipe que nous formions, eux et nous, que de quitter les Iskashimois qui l'avaient encombrée de cadeaux... Monika a vraiment su se faire aimer ici. Une raison de plus à notre bienvenue.

2-Il y avait Carlos le Colombien. J'ai adoré ce gars: il avait su trouver sa place dans ce milieu de femmes esseulées²¹. J'admire. Un juste mélange de nonchalance et d'humour. Carlos a le profil de De Niro dans "Heat" (c'est le seul film où j'ai vu De Niro, d'ailleurs²²), avec le haut des pommettes aplati et ridé, et un immense nez comme Minas Thiriot dans le dernier film du Seigneur des Anneaux. L'Afghanistan lui a fait du bien: sur la photo de son passeport, il avait le visage gras et glabre qu'on prête systématiquement au maton en chef des Goulags.

Carlos a l'étrange faculté de parler constamment des latrines sans pour autant être pesant! Faut dire que c'est un des pôles de notre vie Iskashimienne, ces latrines²³! Physiquement, il s'agit d'un petit bâtiment en coin de cour qui fait tour d'angle, avec deux fenêtres minuscules ouvertes à tous vents: quand je pisse, en tordant un peu le cou, je peux admirer la lune glaçant d'argent des sommets à plus de sept mille mètres d'altitude... Deux raisons se conjuguent pour faire des latrines une préoccupation constante: d'un côté, nous sommes toujours tous plus ou moins malade, et si nous ne le sommes pas, nous buvons tellement de thé que nous avons à y passer un temps non négligeable. De l'autre côté, l'endroit n'est pas chauffé, c'est-à-dire qu'il y fait entre -5°C en journée (nuageuse²⁴) et -25°C la nuit... De quoi refroidir bien des envies, c'est le cas de le dire! En été, il y aura sans doute un problème d'odeurs (Carlos affirmerait que non?), mais vues les températures du moment, le problème est tout différent: les choses s'agrègent en une belle stalagmite et ne s'étalent pas. En qualité de log', je dois penser d'urgence une solution à ce problème... Bon, j'arrête avec le scato. Une dernière remarque plus poétique (vous jugerez): la nuit, les gardes y laissent brûler une lampe-tempête: c'est une jolie lumière, qui justifierait presque l'effort titanesque et répété²⁵ de sortir de ses couvertures plus ou moins chaudes pour traverser la cour glaciale dont la neige reflète la clarté du ciel.

3-Enfin, dans cette voiture qui partait, il avait Farzuna. C'est elle, la petite traductrice tant vantée par tous, à commencer par Véronique avant que je parte. Ils ont besoin d'elle à Faizâbâd. Moi qui me réjouissais de lui donner des cours d'informatique! J'avais tant besoin d'une secrétaire-assistante pour l'administration²⁶... Snif!

Je pense que Farzuna incarne ce qu'on peut faire de mieux en matière de "nouvelle génération" afghane. Sans tourner le dos à la tradition, elle est avide de tout ce que "notre" culture peut lui apporter, et elle revendique sa liberté. Lorsqu'elle sort, elle a sa burqa, comme beaucoup de femmes ici, mais comme la majorité, elle la porte en châle, et ne s'en recouvre que pour traverser les rares foules. J'ai ainsi le souvenir d'une conversation dans la voiture où elle

²¹ Il m'a fallu un peu plus d'expérience chez MSF pour reconnaître l'impressionnant pourcentage de femmes célibataires dans leur prime trentaine. Certains parlent d'"Infirmières Sans Frontières".

²² Je n'ai aucune culture cinématographique, skusez.

²³ Je vous avais prévenu.

²⁴ Au plus chaud, donc.

²⁵ Nous sommes des héros: nous ne le soulignerons jamais assez.

²⁶ Nonobstant le pathos nécessaire à l'insoutenable suspense de ce récit, introduisons ici Ismatullah-mon-bras-droit, qui faisait plus que me seconder pour la logistique, tandis que pour l'administration, je n'avais pas d'assistant, et j'ai dû tout faire moi-même. Si Farzuna était restée, mon travail aurait été plus équilibré, et j'aurais laissé derrière moi quelqu'un de compétent et indépendant.

me confirmait, les yeux rivés aux miens, que les femmes avaient parfaitement le droit de soutenir le regard d'un homme: sa burqa lui faisait un voile de poupée russe sur les cheveux. Un moment donné, j'ai détourné la tête pour constater que nous entrions dans le bazaar: quand je me suis retourné vers mon interlocutrice, je me suis retrouvé face à un fantôme emballé dans son drap blanc! Choc. Dix minutes plus tard, nous sortions de la "ville", et la petite traductrice exhuma son sourire et sa conversation... Rien de plus naturel pour elle. Pour moi, il y a encore un peu de chemin avant que je m'y habitue...

Dernière remarque pour mettre les choses au point: la burqa, c'est uniquement envers les étrangers, c'est-à-dire dès l'instant où il y a foule. Aucune de nos employées ne porte sa burqa au travail, par exemple (ni même se couvrir le visage). Et à ce sujet, Iskashim est une région particulièrement tolérante: Farzuna est plutôt traditionaliste à ce sujet (elle n'est pas *obligée* de se cacher pour traverser le bazaar), alors qu'elle est presque révolutionnaire avec ses fringues noires bien coupées (et bien portées) et ses chaussures à talons irrationnels²⁷!

La voiture klaxonnante ayant disparu dans le bazaar avec son équipage, je me suis retrouvé invité pour "Eid", le nom local de la fête du mouton (c'était "Tabaski" au Burkina Faso)²⁸. "Mes" trois femmes ont décliné l'offre (c'est socialement plus difficile pour elles, séparation des sexes oblige). J'ai donc suivi nos deux traducteurs dans quatre maisons successives où nous nous sommes assis autour d'une nappe (sans table) couverte de coupelles de sucreries et de tasses de thé chaud qui fume dans l'air rarement tiède. Nous quitions bien entendu nos chaussures, comme partout (y compris au bureau), mais gardions nos vestes! Je n'ai pas cherché à me mêler à la conversation²⁹, mais je crois que les hôtes étaient contents de recevoir un étranger. Toujours la fameuse hospitalité islamique? Je ne m'habituerai jamais à leur incroyable accueil.

Je ne suis pas sûr qu'il nous ait fallu beaucoup plus d'une heure pour ces quatre visites! Ensuite, j'ai laissé les interprètes à leur tournée, et j'ai marché jusqu'à la maison: une demi-heure de glissades périlleuses sur la neige damée par les pas, dure, gelée, traîtresse en diable (une dizaine de chutes évitées de justesse), mais blanche, blanche comme au premier jour (il y a déjà deux semaines). C'est que nos trois Toyot' MSF constituent près de la moitié de la flotte de la région! Pollution nulle, et froid constant prévenant un mélange de la neige à la boue: c'est la recette de la blancheur éblouissante Iskashimaroise (lunettes de soleil de rigueur, ici).

Si vous voulez vous représenter le décor de cette demi-heure de marche, souvenez-vous des plus beaux jours que vous avez pu passer dans une station de ski. Les plus beaux. C'est très exactement ça, notre quotidien, et moi j'ai la flemme de vous faire une description de ce que vous connaissez déjà si bien.

²⁷ Pour résumer outrancièrement un thème inépuisable, disons que la burqa sert à protéger non du regard des hommes en général, mais spécifiquement de celui des inconnus. Hors grandes villes, lorsque tout le monde se connaît, elle est pratiquement sans emploi. Mais disons également que le Badakhshan est une région sous dominante Ismaélienne, minorité plus tolérante que les shiites du reste du pays. À Faizâbâd, la même Farzuna devait porter sa burqa dès hors du compound.

²⁸ Une des plus grande fêtes de l'Islam, passée en visites réciproques. Les étrangers sont les plus sollicités, les plus fêtés des hôtes.

²⁹ Bien que j'aie été accompagné de nos deux traducteurs: il aurait été trop fastidieux pour eux de m'inclure réellement dans leur conversation. Il valait mieux échanger des regards, des présences, des signes, plutôt que des mots qui, même traduits, auraient eu bien du mal à franchir le gouffre entre nos cultures.

À la maison, il n'y avait que Kanja-mit-ein-K, la Suisse-allemande, nos deux autres femmes étant à la clinique pour la journée. Kanja est responsable du projet "tuberculose" tout neuf, un petit sanatorium d'une demi-douzaine de patients qui ne demande qu'à accueillir les centaines de malades de la région. Elle a le physique hâlé et charnu des îles du pacifique occidental, mais elle a été élevée par des parents Zugois (Suisse centrale, pour les Français). Bref, malgré elle ses apparences et moi ma longue vie en terre française, force nous a été de constater que nous étions bel et bien deux Suisses plus-vrais-que-les-vrais: aussitôt l'équipe précédente partie, aussitôt nos deux collègues absentes, c'est-à-dire aussitôt seuls maîtres à bord, nous nous sommes collés au ménage, chacun de notre côté! Marrant de constater combien nos idées de l'ordre concordent, et j'ai vite cessé de compter les fois où l'un de nous a précédé l'autre dans ses intentions... Bref, deux belles caricatures en action!

N'empêche que le résultat est là: notre équipe a pu s'approprier les lieux. Cette fois, nous sommes chez nous pour de bon! Au boulot!

Bon: Tanja-comme-Timéo-etc. arrive pour le petit déj'. Je vous quitte! Bises.

Bon, ça fait un moment que je vous dois un portrait de mes trois femmes d'Iskashim. C'est parti.

Anna, pour commencer. Anna est une Italienne de Venise, mais il faut le deviner: petite, grassouillette, blonde: pas vraiment un archétype! Pour moi, elle se comporte comme une fillette: et que je me fais des couettes (à bientôt quarante ans!), et que je clame pour la millième fois que "c'est fou tout de même, je n'ai pas perdu un gramme depuis que je suis en Afghanistan!" (Si vous voyiez ce qu'elle bouffe: c'est pire que moi!) Et que je prends des poses. Pour Kanja, dont vous pouvez faire confiance au jugement, Anna est une Mère Térésa manquée: tout le sens de sa vie consiste à se montrer aidant les pauvres petits malheureux. Elle confond l'action et l'image qu'on en donne Et elle s'y croit, c'est bien ça, le pire!. Dans tous les cas, Anna est une onirique, qui vit dans son monde, loin de la réalité et qui n'en prend que ce qui alimente ses chimères. Il en est de même avec les gens: elle n'est même pas égoïste, elle ne se rend tout simplement pas compte que les gens peuvent avoir une vie différente de celle qu'elle imagine (et qui lui sert)! Bref, un personnage hélas affreusement commun, marrant à apercevoir, mais insoutenable à côtoyer!

Tanja est plus difficile à cerner. Alors commençons par le facile: c'est incontestablement la plus jolie des trois (et aussi la plus jeune avec ses 29 ans). Elle a le visage poupin, avec un petit nez rond et des formes douces. Fine et bien proportionnée de corps, quoiqu'avec trop de poitrine à mon goût (comme les deux autres, soit dit en passant). Elle a la bouche en forme d'arc Scythe à double courbure (Waouw! la référence...), qui fait que même quand elle fait la moue, les coins de sa bouche semblent sourire. C'est plutôt agréable, ce sourire perpétuel.

Au niveau comportemental, c'est toujours descriptible: elle est hystérique. C'est tout. Incapable de s'arrêter, et tellement nerveuse qu'elle stresse tout le monde autour d'elle.

Pour la suite, c'est plus difficile à dire. Qui est-elle, au fond d'elle-même? Je ne sais que dire. Quelques indices, pourtant: 1-elle se plaint de ne pas avoir d'amis (même si elle reçoit plus de courrier électronique que Kanja, qui elle ne se plaint pas); 2-je lui soupçonne de ne guère avoir de vie intérieure³¹: quand elle n'est pas submergée de travail, elle devient irritable, et très vite intenable. 3-Je crois qu'elle a un régulier, mais elle joue tout de même beaucoup à faire des mines, tant à moi qu'au personnel, sur un ton qui laisse planer beaucoup de doutes, au contraire de celui de Kanja qui est exempt de sous-entendu. Bref, difficile de la cerner,

³⁰ Ces portraits sont donc postérieurs à ce moment du récit, mais me semblaient plus idoines ici.

³¹ C'est vache, mais je ne le censure pas. Il y a vraiment des gens qu'il ne faut pas laisser seuls avec eux-mêmes, qui illustrent le fameux "Un homme seul est en mauvaise compagnie."

mais elle a l'air de chercher qui la supporterait malgré son hystérie. Quant à moi, j'aime bien la voir puisqu'elle est jolie, mais la côtoyer me pèse aussi.

Heureusement qu'il y a Kanja! Kanja a trente-six ans. C'est une Zugoise³² pur souche, mais adoptée de l'Asie du Sud-Est: elle est donc bien cuivrée, sans rides, et elle dit qu'elle va vieillir d'un coup comme toutes les femmes de cette partie du monde. C'est vrai que pour l'instant, sans lui donner vingt-cinq ans comme à Tanja, je ne lui aurais pas donné la trentaine. C'est une femme très agréable à vivre, intelligente, et avec une notion de l'organisation et de la ponctualité qui me réjouissent. Mais elle-même clame qu'elle se cache très bien. Et c'est vrai: difficile de parler d'elle tant elle sait disparaître derrière les autres. Elle écoute, elle cerne, elle identifie chacun, et si bien que nous ne pensons même pas à la regarder elle, qui jauge (je ne crois pas qu'elle juge trop). Difficile de connaître ses motivations, les sources de sa joie, ses réservoirs d'énergie... Elle bosse beaucoup, c'est sûr, mais calmement, méthodiquement, efficacement, pas du tout comme DoktorTanja. Est-ce là la totalité du personnage? J'en doute. Elle écoute beaucoup de musique et lit encore plus, et je sais qu'elle a joué à un bon niveau de la flûte (mais a arrêté parce qu'elle voulait jouer de la clarinette, et qu'on trouvait que c'était gâcher son talent de flûtiste...). Elle dessine, aussi: ça, on me l'a dit dès mon débarquement à Kaboul³³. Elle n'a pas l'air d'avoir beaucoup de correspondance, mais je lui soupçonne un cercle d'amis fidèles qui attendent ses retours. "Ses", parce qu'à côté de son *curriculum vitae*, le mien c'est celui du curé du village³⁴. Elle a monté ses propres projets un peu partout dans le monde (et elle y est arrivée, elle), avant d'atterrir chez MSF. Ici, ils lui ont proposé un poste le soir même de son entretien (qu'elle a refusé), et elle est très critique quant à la structure d'ensemble de MSF, pour pouvoir comparer avec d'autres...

Bref, c'est une fille qui parle toujours, et passionnante avec ça, mais qui parvient à si bien noyer le poisson qu'on ne saura jamais qui elle est vraiment, elle. Dans tous les cas, c'est la plus agréable à vivre des trois, et je suis bien content que ce soit elle qui reste le plus longtemps³⁵! Si, toutefois, je reste: comme je l'ai dit, Anna était plus terrible que jamais aujourd'hui... Si Kaboul la suit, je suis bon pour un départ sans adieux³⁶.

En attendant, je continue à tisser mes relations avec le personnel et de plus en plus souvent avec les gens que je croise en marchant (*commute* maison-bureau). Parfois, une fleur s'y épanouit, quelque chose germe, un échange advient. Hier, c'était un petit garçon aux yeux verts, la main sur le cœur, qui me saluait, concentré sur son anglais tout frais: "How are you?" Et ensuite, j'ai croisé Ismatullah-mon-bras-droit et Qader-le-chauffeur, tous deux de retour de vacances, épanouis. Plus loin encore, deux vaches poilues se faisaient de tendres mamours: une petite noire caressait du museau le garrot d'une grande rousse.

La vie est belle, bordel!

³² Petit canton de Suisse centrale, ce que nous appelons entre nous la "Suisse primitive" si vous voyez le genre.

³³ "Toi aussi tu dessines? Comme Kanja?"

³⁴ Cela dit en toute modestie. Elle a *vraiment* eu une vie de dingue.

³⁵ Le contrat d'Anna n'était que de trois mois, et celui de DoktorTanja de six. Kanja et moi pensions rester un an, et un troisième (François) devait remplacer les deux partantes. J'y reviendrai.

³⁶ Mais n'anticipons pas.

Cette fois ça y est: au cours d'une magnifique cérémonie officielle par nos soins organisée, notre boss a serré la paluche sous les flashes de nos appareils à celui d'AKHS³⁷, une autre ONG à qui nous passons le relais de la clinique. Et le soir, radio-Kabul commentait l'événement³⁸.

Inattendu? Certes! C'est que nous n'avions pas été vraiment briefés sur le sujet à Genève (ils avaient sans doute peur que nous refusions de partir, les innocents): en fait, nous³⁹ sommes priés de quitter la région. J'essplike. Le jeune État afghan veut prendre en main la santé nationale, ce qui est tout à son honneur. Il a donc mis en place la structure théorique du système de soins, et l'a soumise au marché des ONGs. Bien entendu, MSF ne rentre pas dans ce jeu, ce n'est pas son objet⁴⁰: nous sommes donc priés de passer le relais à celle dûment contractée, avec le sourire s'il vous plaît. Depuis hier, c'est donc chose officiellement faite, encore qu'il nous reste une paire de mois à collaborer avec AKHS pour que la transition se fasse en douceur. Ensuite, nous sommes gentiment conviés à partir...

Encore que! Ni Genève ni nous n'avons envie de quitter la région, surtout pas avant d'avoir constaté l'efficacité du système de soins étatique. Nous avons un bon prétexte tout trouvé: Kanja-mit-ein-K et son sanatorium. AKHS n'est pas prêt à reprendre cette structure avant la fin de l'année. Bref, nous resterons donc tout l'été pour ces quatre patients qui tousent et crachent comme Dostoïevski. Nous ne serons peut-être pas surnuméraires: nous pourrions nous consacrer à de l'exploration, pour déterminer les vides que les nouvelles structures laissent. Bref, notre cahier des charges se transforme imperceptiblement de clôture-non-annoncée en "mission explo'", ce qu'il y a de plus passionnant au monde! Nous parlons déjà d'expéditions de plusieurs jours en Katkat-et-chevaux loin dans le Wakhan, cette enclave jetée entre le Pakistan et le Tadjikistan, qui avance jusqu'à la Chine... Quand je vous dis que j'ai de la chance...

³⁷ = Agha Khan Health Service, ou quelque chose d'approchant. En tous cas, une ONG dont il est régulièrement question dans la suite du récit, en tant que nos remplaçants. Je passe sur la politique, et les raisons de l'implication de l'Agha Khan au Badakhshan.

³⁸ Entrée en scène de Stefan, le Big Boss de Kaboul, qui pendra de l'importance dans la suite du récit. Je n'avais pas jugé un portrait opportun à ce stade de mon vécu. En deux mots: un fort jeune Suédois comme on les imagine, dont le passé militaire compensait le fait qu'il dirigeait pour la première fois une mission. J'ai peu à dire de lui, en bien comme en mal: moins un personnage qu'un rouage à peu près efficace.

³⁹ MSF

⁴⁰ Ce que MSF fait *vraiment* bien, c'est l'urgence. Aujourd'hui encore, je ne peux que souscrire à l'idée de passer le relais, nonobstant mille petites oppositions dont la moindre n'était pas un sérieux risque d'une baisse de qualité des soins.

Le compound, ce sont deux cours successives, reliées par un couloir distribuant également la cuisine, pièce de transition s'il en est. La première cour, comme la basse-cour des châteaux d'antan, est publique et pratique. On y trouve nos véhicules, l'atelier, les réservoirs, les générateurs en fonction (à l'arrêt, il faut les rentrer à la cuisine, pour ne pas qu'ils gèlent), etc. La seconde, c'est chez nous: un corps de bâtiment central avec les pièces communes (et chauffées), et deux ailes de deux et trois chambres (une chambre d'hôte, donc). Le long du mur qui ferme ce quadrilatère, les fameuses latrines.

La fête avait réunis plus de cinquante personnes dans l'immense pièce à vivre, assis un peu partout pour manger le riz de circonstance. À un moment, les femmes se sont isolées derrière des tentures pour relâcher leur tenue de toutes façons peu stricte au Badakhshan, et papoter. Les hommes se sont mis à danser autour du poêle, des danses lentes pour le haut du corps, tandis que leurs pieds piétinaient, comme une ébauche des rotations sans fin des fameux derviches tourneurs d'Iran. Trois musiciens assuraient l'ambiance sonore sur instruments traditionnels: une sorte de cithare, un petit orgue, et des percussions. Le cithariste avait des yeux incroyables.

Fatch', j'ai mal dormi cette nuit! Du coup, réveil un peu glauque ce vendredi matin. Allez, zou, un peu de Pink Floyd (*Shine on you crazy diamond*) et ça repart!

Je vois deux raisons qui ont pu perturber mon sommeil de pétrifié légendaire. La première, c'est que mon poêle a explosé hier soir! En fait, nous chauffons en principe au bois, mais avec une certaine mauvaise conscience: un camion par mois pour la seule maison (autant pour le bureau, autant pour le sanatorium, et autrefois autant pour la clinique), dans un pays sans arbres, c'est un peu fort de chocolat... Bref, j'ai pour mission de changer ces poêles voraces pour les mêmes bricolages de tôle mais fonctionnant au diesel. Monica-ma-prédécesseuse avait arrêté le programme dès sa première "explosion", mais ce n'est pas ça qui va retenir le vaillant logisticien que je suis: comme je l'ai bien appris, et vérifié hier soir, le diesel n'est pas explosif, bien au contraire. Ce qui est arrivé hier (et n'est pas rare), c'est que j'ai un peu trop poussé la bête dans le but de passer une soirée à bouquiner dans ma chambre au chaud, pour une fois. Le cylindre de tôle n'a pas suivi: il en brûlait moins que j'en foutais, et a commencé à répandre du diesel dans le plateau métallique au sol, prévu à cet effet. Ce n'était même pas impressionnant: quelques poignées du sable d'un seau idoine, et je n'en parlais plus. Je ne sais même pas si la z'aventure mérite mention à mes femmes (déjà qu'Anna a peur de ces sales bêtes qui puent la station-service...). Bref, j'ai abrégé ma lecture et je me suis pieuté, mais la chambre était tout de même bien noire d'une fumée pas des plus romantiques...

L'autre raison à mon sommeil un peu perturbé, c'est qu'hier soir toujours, j'ai été le seul à plonger le nez dans une grande gamelle de gratin de courge que j'avais z'amoureusement préparée une semaine plus tôt (c'est gros, une courge, pour quatre!)... J'ai peur d'avoir été un peu téméraire, sur ce coup-là...

Parlons cuisine! Nous payons un cuisinier (plein temps!) pour les midis: "rice n'beans" tous les jours. Monica a essayé avant nous de lui enseigner d'autres recettes, en vain⁴¹! Le riz se cuisine localement avec une tasse d'huile pour deux de grain⁴², mais j'adore les haricots rouges aux patates qui l'accompagnent... Bref, ça me va, mais les filles font un peu la grimace! Alors le soir, au lieu de finir les restes, nous nous ruons sur les spaghettis⁴³, ou Tanja-c.t.d.e.d.f. (Comme Timéo Danos etc.) façonne des *pizze* pas mal, en étalant sur le pain plat d'ici de la purée de tomate en boîte et du fromage (si-si, on a du fromage correct) et réchauffant le tout sur le poêle de service...

⁴¹ Adorable, au demeurant, notre cuisinier. Plein de bonne volonté, à défaut d'une conception du "bon" compatible avec nos palais...

⁴² Comme dans les pays d'Afrique que j'ai connus, d'ailleurs...

⁴³ Qui viennent tous les deux mois de Kaboul avec le nutella et le pinard.

Il y a une semaine, donc, ne perdons pas le fil, j'ai cuisiné une énorme citrouille remontée du marché de Faizâbâd... Prudents, nous l'avions rentrée du couloir à la pièce à vivre, toute une journée: ça n'a pas suffi, elle était encore gelée (dans le couloir, un verre d'eau gèle à cœur en deux heures⁴⁴)! Bref, je me suis tapé l'épluchage d'un bloc de glace. Une tranche, dix minutes les mains sur le poêle. Les deux gardes se marraient.

Les gardent vivent dans la vaste cuisine⁴⁵: c'est leur domaine, il y fait bon, et de temps en temps, ils ont droit au spectacle d'un expat qui touille ses sachets et ses œufs... Ensuite, j'ai fait de ma courge un gratin dont je suis encore fier! Un des soirs où toutes les demoiselles ont trop mangé: un chouette compliment, non?

Mais voilà, une semaine après, c'était trop: ce matin, j'étais glauque, mais ce n'est rien! "Aujourd'hui c'est dimanche⁴⁶" (référence aux VRPs), et nous allons pour la deuxième fois faire du cheval dans les plaines glacées...

Vive l'Asie centrale!

⁴⁴ J'ai fait l'expérience, vous pensez bien!

⁴⁵ Une grande pièce faiblement éclairée zénithalement par un oculus central, sans fenêtre sur l'extérieur. Les murs sont noirs de suie, et dans certaines maisons, je les ai vus décorés au blanc de chaux, soit de mains, soit de l'empreinte d'un rameau dont on les a fouettés.

⁴⁶ Vendredi.

Hier, j'avais super-bien dormi - bien chaud, pas trop renflé, le bonheur. Vers la fin de notre petit-déj', Ismatulla est entré comme d'habitude. Mais cette fois, il avait un cadeau pour moi.

Ismatulla, c'est mon bras droit. Et avant moi celui de tous les non-médicaux de la mission Iskashim. Ismatulla fait tout. Ismatulla est partout. Ismatulla anticipe tout. Et avec un sourire désarmant, s'il vous plaît. C'est pourtant un homme de plus de cinquante ans! Il court, il court, il court, et comme il ne parle toujours pas un mot d'anglais, nous nous exprimons par signes et, surtout, surtout, grands éclats de bonhomie dans les yeux. Je ne suis pas sûr qu'il y aurait une mission "Iskashim" sans Ismatulla.

Et ce matin, Ismatulla m'a fait approcher, et il m'a posé sur la tête mon premier chapeau afghan⁴⁷. Vous savez, c'est un de ces bérets larges, circulaires, couleur terre - le mien est un peu saumoné, c'est mieux. Quand je vois un Afghan ainsi coiffé, je ne peux pas ne pas voir derrière eux une grande peinture de Friedrich, avec ces Allemands du dix-huitième contemplant la mer, dos au spectateur. Oui, c'est exactement ça, mon nouveau chapeau: un couvre-chef de l'Allemagne romantique.

L'autre pièce de vêtement qui fait la silhouette typique de la rencontre moyenne, c'est le patou déjà mentionné - cette couverture de laine sombre. L'évocation qui m'obsède là est d'un tout autre type. Quand j'étais gosse, j'allais jouer tous les ouikènes avec les "copains du Landeron" (Neuchâtel, Suisse). Nous passions la nuit sur nos jeux de rôles, et je dormais chez mon pote Michel, un immense dégingandé (c'était le temps où j'étais encore franchement le petit-gros-à-lunettes de service, si vous voyez le tableau). Le matin, Michel se levait très tard, descendait emballé dans son duvet, se guidait au radar jusqu'à la cuisine, et émergeait tout doucement. Il ne s'habillait que bien, bien plus tard. Eh bien dans "la" rue d'Iskashim⁴⁸, j'ai un peu l'impression d'un dimanche matin après une soirée jeu de rôle!

Mais le cadeau d'Ismatulla ne faisait qu'en augurer un autre, plus ou moins attendu: la vanette de bouffe est arrivée de Kabul juste après midi, quelques jours en avance sur nos espoirs! En vrac, je me souviens de:

- bouillon cube (il nous en restait un carton plein! Sans doutes une erreur de commande),
- divers outils de mécanicien,
- des boîtes d'ananas, de purée de tomates, de saucisses (Carlos les adorais, personne d'entre nous n'en veut),

⁴⁷ = *Kala*.

⁴⁸ Iskashim est en fait une fédération de villages, dont le "centre" consiste en deux rangées de constructions servant de magasins donnant sur une unique "rue", le bazar (marché). C'est le centre de toute la vie sociale de la région, le cœur dont la pulsation rythme l'activité de la vallée.

- de l'huile pour moteur,
- des jus de fruits,
- une caisse d'oranges, une de tomates, une de verdure,
- du savon,
- des poêles à diesel (je vais pouvoir continuer ma mission "sauvez un arbre!"),
- des mars, des twix, des bounty,
- des prinkles,
- deux cadeaux de Noël (!) de Genève contenant chacun quatre paquets de vrai café, une plaque de chocolat noir, un paquet de biscuits et un de bonbons, et une grosse boîte de cuis-
ses de canard (à Kaboul, les mêmes boîtes s'empilaient!),
- une imprimante laser,
- du beurre,
- quatre dérouleurs de scotch grand format (deux bleus et deux noirs) et un peu de ré-
serve (trop peu à mon goût),
- une clé à molette qui doit peser quatre kilos, qui n'était pas sans rappeler une chanson
de Renaud⁴⁹,
- une centaine de porte-clefs avec une photo de Schwarzenegger (pour offrir⁵⁰),
- du coca,
- de la crème nivéa,
- du fanta, de la bière, des briques de vin,
- des bougies (pour Anna),
- du shampoing,
- trois bouteilles de champagne étiqueté de noir,
- des intercalaires,
- de la mayonnaise,
- des couvertures pour les pauvres⁵¹,
- de la sauce barbecue,
- des épices,
- des caramels,
- du lait en poudre autant que dans une parabole biblique,
- du Nesquik à faire remonter les actions Nestlé,
- de la sauce soja,
- sans mentionner la dizaine de cartons de masques-rose-pour-tuberculeux pour Kanja, et
les médicaments assortis. Pour charger tout ça, les gars avaient dévissé les sièges et les avaient
attachés au sommet des poêles, sur la galerie!

Un peu de tout et de n'importe quoi: c'est que ces commandes arrivent irrégulièrement
tous les deux mois, et qu'il faut passer notre liste de courses des semaines à l'avance. Budget
illimité (théoriquement, nous disposons de plus de mille euros/dollars par mois pour nous
quatre, c'est donc qu'un chargement pourrait amener pour deux mille schpountz de bouffe -
autant dire illimité). Préparer notre commande a d'ailleurs été notre première mission ici, à

⁴⁹ *Le retour de la Pépette.*

⁵⁰ Martin-de-Kaboul m'a expliqué ensuite que ces porte-clefs étaient tout simplement destinés à me permettre
d'étiqueter la centaine de clefs en vrac que j'avais trouvée dans un bol à mon arrivée. Délicate attention.
Pour donner la touche finale de l'anecdote, la moitié desdits porte-clefs n'avait aucune photo, car Martin
avait jugé bon de ne pas envoyer à travers l'Afghanistan des images de cover-girl de Playboy!

⁵¹ Anna adorait poser pour les photos de distributions.

peine débarqués à Iskashim: je me souviens très précisément de nous quatre entourant Monica-et-Carlos, bavant sur le clavier:

- Encore du chocolat.
- Pas du peps, du coca, c'est meilleur.
- Non, la viande tu peux réduire⁵².
- Et du tonic, on trouve, à Kaboul?
- J'aimerais bien des bougies (Anna, comme signalé ci-dessus).
- Du nesquik!
- Combien de boîtes de snickers?

Comme avec Kanja-mit-ein-K nous étions seuls expats à la maison lorsque la vanette est arrivée, nous avons remis le jeu des petits-suisse: elle s'est postée dans la réserve et à fait rentrer les produits par type, groupant sur les étagères bancales les produits laitiers, les produits chocolatés, les sauces, les pâtes, les accompagnements, les boîtes, etc. Il ne manque que de grosses étiquettes pour que je me sente chez moi dans ce cellier! Sacrée Kanja.

Ensuite, Anna & Tanja sont rentrée (elles étaient en tournée à Zeebok⁵³). Comme ça devient une habitude, je me suis engueulé avec Anna qui revenait avec plein d'idées pour le lendemain. Elle n'a aucune notion de ce qu'est la planification, et pour un chef, je trouve ça grave, surtout envers les employés locaux, qui ont une vie à côté de MSF, merde! Bref, je bouèle un peu, cette fois un peu plus que d'habitude, mais j'ai mauvaise conscience: Anna a la crève, et elle est pitoyable. Si elle était bien portante, je pourrais lui dire ce que je pense, mais là, je me retiens. Il faudrait la soutenir, mais je ne peux pas. Elle m'horripile par trop! Anna, guérit vite que je puisse t'engueuler, nom de moi! Ou alors laisse-toi aller à la maladie, et fous-nous la paix côté boulot: promis, nous te choierons comme tu n'as jamais connu - on a un cœur, quoi!

À sa décharge, la pauvre Anna a pratiquement rempli sa mission avec le serrement de paluche de Stefan et AKHS: elle s'ennuie, se sent inutile, et tente de compenser en faisant n'importe quoi. Je la comprends, même si ça ne m'apaise pas. D'ailleurs Tanja-la-docteur aussi commence à réduire son activité, et ça lui pèse tout autant. L'atmosphère est en train de s'alourdir, pour un peu j'imaginerais les lampes perçant la fumée d'un bar sordide. En fait, il n'y a que Kanja et moi, les Suisses, à avoir vraiment à faire, tandis qu'Anna et Tanja patrouillent dans toute la région qu'elles commencent à connaître comme leur pays d'origine (Kanja et moi ne sommes pas sortis du bled, à part l'expédition à Zeebok que j'ai racontée).

Malgré toute la bonne volonté que nous y mettons, nous n'avons guère de conversation⁵⁴: si ça part boulot, c'est vite la déprime, et le seul autre sujet qui s'alimente un peu, c'est les discussions de médicaux. Ils parlent des heures durant de purulences, d'hémorroïdes, de grandes brûlures, de vomissements, des "crachats sanglants ou non" des tuberculeux de Kanja, de diarrhée, de vers, de parasites, de lèpres, de pourrissement, de germes, de - Beurk! J'imagine que quand nous parlons archi ou auteurs avec les copains, ça ne doit pas passionner tout le monde, mais de là à les dégoûter...

Bref, je suis en mal de sujet de conversation: toute bonne idée bienvenue...

Au fait, je mens, il y a un troisième thème qui commence à se tailler une place à table: après un petit mois ici, ça ne pouvait pas manquer! J'entends, le cul. Encore tout doucement,

⁵² Nous étions deux végétariens sur quatre, et les autres avaient décidé de se contenter de peu de nourriture carnée. Les nombreuses boîtes de saucisses laissées par Carlos leur suffiraient pour des mois!

⁵³ Notre clinique à une paire d'heure de route, vous vous souvenez?

⁵⁴ C'est peut-être ce qui m'a le plus pesé, de côtoyer des gens avec lesquels je n'avais rien à dire.

avec des mots délicats et des blagues qui ne feraient que rosir une vierge rêveuse, mais ça vient... D'ici aux commentaires de Carlos sur les latrines, il n'y a que quelques mois!

Et puis, j'ai tout de même découvert que Kanja était versée BD: elle comprend mes allusions aux "Idées noires" de Franquin, et elle connaît suffisamment les Astérix pour que si je lui explique une référence, elle la resitue. Par contre, impossible de proposer un jeu⁵⁵. Pour notre malheur, Tanja avait ramené de Hollande un jeu à elle qu'elle ne connaissait pas, qui s'est avéré pitoyable: elles ne sont plus motivées pour renouveler l'expérience, même avec les jeux "bien" que j'ai dans ma hotte. Kanja a aussi ramené de son sanatorium un Carambole⁵⁶ que les patients dédaignaient (tiens, 'paraît que c'est un jeu d'ici, le carambole!): nous avons fait une partie un soir, une autre pour initier Tanja le lendemain, et encore une. Depuis, queud'. Dommage...

Alors je me retire de plus en plus tôt, et je joue du pipeau (= mon "practice" de cornemuse, pour ne pas perdre les doigts), je chante pour moi tout seul, et j'avance dans mes "Cavaliers" de Kessel⁵⁷... Il fait encore trop froid pour que j'aie le cerveau porté sur l'écriture, mais ça ne va pas tarder, la température remonte déjà: la barre du positif a été franchie une paire de fois, en journée! Seul, je suis loin de m'ennuyer, surtout si j'ai un boulot pour m'arracher à ma propre compagnie une partie des journées: mais j'ai encore une pensée culpabilisatrice à laisser ces jolies femmes parler seules de relents et déjections...

⁵⁵ Je suis ludomaniacque, et j'ai toujours dans ma besace une sélection de jeux choisis pour amuser des publics variés en nombre, en centre d'intérêts, en langue, en culture, etc. C'est avec de tels jeux que j'ai appris à compter en dari, mais j'anticipe.

⁵⁶ C'est une sorte de billard où l'on pousse des palets d'une pichenette de l'index ou du majeur. Très courant en Suisse, pour une raison que je ne m'explique pas.

⁵⁷ Depuis le temps qu'on me le conseillait... Avouons que c'était de circonstance!

Salle radio, au bureau. Bientôt midi. Kanja-la-Suisse ne va pas tarder à rentrer de la consultation du nouveau-né d'un de nos gardes - le petit va mourir, il a une malformation congénitale. Elle lui file de la morphine pour qu'il ne souffre pas trop d'ici-là.

Je suis à la radio, parce que les deux autres femmes et Martin-de-Kabul sont partis hier pour leur première expédition dans le Wakhan (vous savez, cette excroissance vers la droite, en haut de l'Afghanistan). Étaient prévus: quatre jours d'expédition à deux Toyot', avec couvertures, bouffe et médocs à distribuer. Moralité, hier midi, après cinq heures de conduite et cinquante-quatre kilomètres parcourus, ils annonçaient le demi-tour: trop de neige. Bon. Heureusement que le ridicule ne tue pas. Ils seront de retour ce soir (c'est sur le retour qu'ils font leur distribution).

Bref, re-seuls avec Kanja, nous sommes remis pour la troisième fois à jouer aux Suisses! Nous avons passé l'après-midi d'hier à la maison à transporter des bureaux et ranger du papier. J'avais absolument besoin d'un coin à moi, et c'est chose faite: un chouette bureau à hauteur de poitrine, pour bosser debout. Ensuite, j'avais des améliorations à apporter à la tuberie (tubage? tubation?) des poêles pour qu'ils tirent mieux. Sorti tout noir. Enfin, je suis revenu au séjour⁵⁸ où Kanja vidait des tiroirs, et j'ai tout étiqueté de gros autocollants "MSF": étagère pour le "sucre", étagère pour le "salé", placard pour la "log", pile de "papier pour la photocopieuse", etc. Au moins, c'est clair! Reste à voir si les autres ne nous font pas une attaque au retour! En tous cas, moi, je suis heureux. Je respire un peu plus largement. Et s'ils survivent à leur attaque, ils nous montreront les photos des paysages que nous avons manqués! Un partout, balle au centre.

⁵⁸ Ce séjour mérite à lui seul un cours d'architecture, tant est riche cet espace pourtant non savant, "vernaculaire" comme on dit dans le jargon. Le jour où j'aurai le courage, je rédigerai l'article que cette pièce traditionnelle mérite...

Hier, c'était *Djuma* = vendredi = dimanche (c'est clair, non?). Une drôle de journée: j'ai dû trop m'identifier aux "Cavaliers" de Joseph et leur lutte contre la souffrance du corps. Au réveil, j'ai senti tout mon corps raidi, vieilli. Ça m'a poursuivi toute la journée: c'était comme une fièvre immense, mais contenue par le cou, laissant libre ma tête (sauf lorsque j'éternuais - quelles lancées alors!). Toutes mes articulations étaient rouillées, difficiles. Je marchais en m'appuyant partout, sauf quand les autres étaient là, bien sûr: mais quelle peine à faire bonne figure! Moi qui ai tellement le sentiment d'être vieux, vieux, voilà que j'ai le corps qui s'y adapte!

J'ai tout de même réussi à nettoyer le poêle du séjour avant que Kanja me rejoigne (les autres se sont offert une grasse-mat' rabelaisienne). Nous avons re-parlé BD (je lui ai raconté mes trois Ptiluc favoris), et je suis allé voir les chevaux: en général, *djuma*, c'est la journée de notre balade à cheval. Ce coup-ci, tout le monde dormait encore et Kanja en avait marre de se casser la gueule (deux chutes en deux sorties, heureusement qu'il y a la neige). Bref, je suis parti seul - ma première balade à cheval tout seul!

Heureusement, les chevaux d'ici sont particulièrement apathiques. Bien que ça me rebute, il faut user du fouet court pour les faire ne serait-ce que marcher. Avec beaucoup de cris (on dit "Tchou"; comme les enfants de chez nous qui jouent au train) et, ma foi, de la cravache sur le caparaçon, j'ai réussi quelques passages de trot, et même quelques foulées de galop. Ensuite, je suis revenu par une grande plaine couverte de ses trente centimètres de neige, qui pourra un jour servir d'aérodrome. Là, j'ai cessé de faire le malin: s'il va trop vite, le cheval peut vite se casser la patte sur un obstacle invisible. J'ai aussi eu un peu peur en réalisant qu'il était plus que probable que la neige cache des plans d'eau, alors j'ai visé les touffes d'herbe qui dépassaient, et je n'ai plus quitté les traces de pas qu'avaient laissés derrière eux des centaines de piétons aux itinéraires indéchiffrables.

Vue la réverbération, je me suis fait un beau turban de mon cheich jaune qui jusque-là m'avait servi d'écharpe. Comme je portais autour de la taille ma fameuse veste jaune-qui-brille, et que ma chemise à carreaux était jaune aussi (cadeau de mon parrain-à-moi), je faisais un peu "l'histoire du petit bonhomme jaune"!

Le cheval gris a commencé à se chauffer, et quand nous sommes revenus sur la route, il était moins récalcitrant à l'avance. J'étais fier. Et je repensais encore une fois à mes *Cavaliers*!

Anna cuisinait, seule: les filles étaient chez leur enfant malformé toujours pas mort, et y ont été invitées à manger, comme d'habitude. Elles ne peuvent pas refuser, c'est tout ce que la famille peut rendre à leur sollicitude. Avec Anna, ça va un peu mieux. J'espère que ça durera un poil. En tous cas, l'ambiance était bonne toute la journée. Elle nous a préparé une salade avec les légumes que nous avons commandés de la capitale, et pour une fois, j'en avais vraiment envie: ça changeait des snickers!

Bouquine, bouquine. Je voulais terminer mon roman! 14:00, les filles rentrent, l'œsophage tout gainé d'huile au sucre, deux facettes du luxe acception locale. 15:00, le garde (Basir, celui que toutes les filles qui sont passées par Iskashim ont surnommé Tom Cruise) introduit un jeune homme qui plaide pour sa femme: accouchement à complications. Nous commençons à avoir l'habitude: caisse d'urgence (on ne peut pas les laisser dans la voiture, elles gèleraient), partent les trois femmes: Tanja comme docteur, Anna pour les traductions (vues ses missions précédentes en Afghanistan, elle se débrouille un tout petit peu moins mal que nous), et Kanja comme chauffeur (elle a un permis poids-lourd!), bien que nous soyons théoriquement interdits de champignons aux boîtes à vitesses. 16:00, radio: elles ont crevé, heureusement pour la future mère juste à la clinique. Je suis parti à pied. Marrant: comme ce matin pour le cheval, lorsque je parvenais à m'arracher à ma lecture, ça allait, côté douleurs. Je marchais vite, et moins d'une demi-heure après je tournais le cric avec Kanja (les deux autres étaient à leur accouchement, bien sûr). Beaucoup de spectateurs s'agglutinaient (nous étions à deux pas du Bazar, fermé, mais centre de la ville quand même), dont plusieurs de nos employés. Deux se sont mis à aider. Dès ce moment-là, je n'ai plus pu rien faire. C'est vrai que ces gars sont incroyablement costauds et résistants, mais, tout de même, c'est frustrant! J'allais placer la nouvelle roue avec un levier, comme j'avais appris à le faire en Afrique, d'un seul mouvement élégant, et le gars m'a carrément poussé pour le faire à ma place! Bon, je n'ai pas insisté, c'est vraiment leur plaisir, d'aider. Alors autant ranger ma fierté au fond de ma poche avec mon mouchoir dessus.

Je suis rentré à pied, toujours seul, et j'ai encore pensé à ces *Cavaliers*, englués de fierté et d'honneur, roidis par trop de rectitude, incapables d'exprimer un sentiment à force de retenue et de maîtrise. Je déteste ce bouquin: j'ai l'impression d'entendre le verdict qui résumera ma vie quand j'aurai cassé ma pipe. Il m'est pénible de lire l'impasse où sont acculés ces personnages en quête d'absolu, de dépassement permanent, de nique au destin. Le défi perpétuel, ça mène à quoi? À quoi ça sert de réduire tous les êtres humains à une masse hideuse dont il faut se démarquer? Quelle solitude absolue que celle des orgueilleux absolus! Je déteste ce bouquin, je hais Kessel.

Une fois rentré, j'ai tenté de finir mon roman, mais un problème dans le système électrique m'a encore pris une heure. J'étais épuisé, et tout perclus de mon étrange vieillesse anticipée: à neuf heures, je me suis couché, en gardant derrière moi un chapitre, un seul: oh, que je brûle de savoir comment meurent les hommes empoisonnés d'orgueil...

Fatche de semaine: genre que si c'était dans un roman, on n'y croirait pas. On va commencer du début:

L'affaire de la pilule.

Samedi, dimanche, j'ai commencé à vraiment me sentir faiblir. Plus rien dans les veines que du jus de chique. Je me souviens par exemple d'une visite technique que je faisais au "Tibisenaire" (= "TB centre", TB pour tuberculose) où je me suis retrouvé bloqué sur une chaise au soleil, comme eux. Le cuistot est venu m'apporter du thé. Ces gens sont incroyables. Bref, dimanche soir, DoktorTanja a sorti un thermomètre. Objet magique: je n'ai jamais pris ma température de ma vie, moi!!! Elle me l'a donc passé, je l'ai pris religieusement, et l'ai foutu sous mon aisselle (tout de même). Elle a dit "39 et des, je vais te filer un paracétamol". Ça, ça a été la douche froide! Enchantement brisé. Je m'en foutais, moi, de son paracétamol! D'ailleurs, j'ai commencé par le lui dire. Ce que je voulais, c'était un diagnostique, un peu d'attention à mes maux, à mes malheurs, je voulais savoir ce que j'avais, pas une pilule.

Les filles ont un peu joué à faire semblant de rigoler qu'elles pourraient s'y coller à deux pour me faire avaler ma dragée, puis l'affaire s'est tassée. J'étais toujours aussi malade.

Tanja ne vient pas

Le lendemain, ça n'a pas été mieux, alors le soir, au moment de dire "bonne nuit", j'ai demandé à Tanja de venir me consulter au réveil. Comme je tentais de lui expliquer ma frustration de la veille devant mon paracétamol, elle m'a fait comprendre que si je ne la laissais pas faire, elle ne répondait plus de rien. Je n'ai pas compris sur le coup, mais bien plus tard: au réveil, j'attendais donc ma visite, avec la douce certitude que j'allais être pris en charge, qu'on allait penser pour moi, et qu'en quelques jours je serais rétabli. Il a commencé à se faire tard, puis une première voiture est partie. Je me perdais en conjectures. Je révisais une fois de plus les différents scénarii de dialogue que j'avais ressassés. Mais où était-elle donc? Elle ne *pouvait pas* ne pas venir! Pourtant, le grondement du second moteur s'est évanoui à son tour, et le silence s'est fait. Tanja n'était pas venue. Je me suis senti misérable.

Conseil de discipline

Journée au lit, suant, malade, bref, pas vraiment pour le *far niente*. Toujours pas mal à la tête, par contre. Pensée claire.

Au cours d'une brève incartade dans la pièce commune, j'ai aperçu un papier avec mon nom en énorme doublement souligné et une proposition de réunion d'équipe à trois heures. Bonne idée, j'avais eu la veille des nouvelles dont j'avais à discuter!

À l'heure dite je me suis pointé, toujours au chaud dans mes 39°5, avec ma liste à points. On m'a dit: "Remballe-la, il ne s'agit pas de ça." Bon. Déjà, pas frustré, le mec. Et de quoi il s'âgissait, alors, siouplé?

Il s'agissait qu'Anna avait estimé que c'était le moment de passer à l'attaque: j'étais bel et bien convoqué à un conseil de discipline, ou équivalent. Bref, Anna a craché sa haine un bon quart d'heure durant en commençant toutes ses phrases par "je". Et puis c'est tout. On ne m'a pas demandé si j'avais quoi que ce soit à dire de mon côté, alors je suis retourné me coucher.

L'occasion était bonne, pourtant, de sortir moi aussi les deux pages manuscrites de la liste de reproches spécifiques que j'ai à lui faire. Ce n'est pas la fièvre qui ma retenu, oh non! C'est que je veux rester à Iskashim! Anna, elle, elle se tire dans un mois. Vous pouvez noter une nouvelle caractéristique du laou moyen: "Fonction de l'enjeu, le laou moyen est capable de faire la lavette pendant un mois."

Antonio

Le lendemain de ce grand jour, c'était hier, et sont arrivés encore deux "Médicaux", juste de passage, dont Antonio notre "coordinateur médical" (c'est le chef de tout ce qui est médical dans la missions MSF-Afghanistan). Avant qu'ils arrivent, Tanja m'a confirmé qu'elle avait *décidé* qu'elle ne me rendrait pas visite ce jour où je l'ai tant attendue. Je l'aurais baffée. Équipe de merde. Heureusement qu'elle aussi devrait se tirer, tiens!

Heureusement qu'il y a Kanja. Heureusement que Kanja reste, elle. Heureusement que Kanja tente parfois avec un petit sourire face à l'immensité de la tâche de faire comprendre que l'équipe fait un peu bloc contre moi, tout de même. Et dans un mois viendra le seul, le vrai, le beau: FRANÇOIS! Celui qui me libèrera d'Anna (il la remplace). Un Juif qui attend encore le Messie a moins de foi en Lui que moi en François. François a toutes les qualités pour augurer de quelqu'un avec qui on peut discuter: 1-c'est un mec⁵⁹, 2-ce n'est pas un médical, mais un laborantin (= technique). Je m'entends très bien avec les techniciens. Et 3-il est dans sa quarantaine, ce qui commence à en faire quelqu'un à écouter, aussi. François, ne tarde pas trop...

En attendant François, il y a donc eu ce passage d'Antonio. La journée avait été meilleure, tassée pendant près de douze heures à 38°. Ce n'était pas suffisant pour que je n'aie pas besoin d'aide! Je me suis cassé la tête toute la soirée pour trouver comment obtenir discrètement un rendez-vous d'Antonio, en vain. Je suis allé me coucher, furieux, déçu, désemparé, abandonné du monde entier (coller ici une vignette du "Banni" de Coucho). Il était sept heures.

À dix heures, j'avais déjà bien sué. Et j'étais remonté à 38°9. Je me suis levé et suis entré dans le salon, où il dormait. Bingo! Il venait à peine de se coucher. Je l'ai donc eue, ma conversation, et comment! Comme un rêve, mieux qu'un rêve: il a posé ses questions, expliquant les conséquences des réponses au fur et à mesure, et est arrivé à la conclusion que c'était une fièvre "saine", et qu'il valait mieux lui laisser faire son travail. Par contre, comme il savait que j'avais aussi le mien, de travail, il a pris une bonne moitié de cette "consultation" improvisée à m'expliquer comment agir, boire, gérer, etc. Je suis reparti avec trois paracétamols, pour tasser un peu la température en journée. Aujourd'hui, j'ai donc enfin pu reprendre le clavier!

⁵⁹ Je vivais depuis des mois avec trois femmes! Skusez.

Dernier épisode

J'ai bien dormi cette nuit-là, si on veut entendre par "bien" que sur ses douze heures, j'ai pu régulièrement alterner les moments de bon sommeil, et les moments de sudation/cogitation. Et, ô miracle de ma cervelle, j'ai trouvé LA solution! Inutile de dire que mon principal souci est d'avoir à supporter encore tout un mois les deux faces de *tûûûûût* qui m'ont traîné en lynchage public par 39°5.

Eh bien ça a été accepté par Kabul: je pars au Tadjikistan pour le 21 mars, il paraît que la fête du printemps est somptueuse. Il y a quelques semaines que nous avons repris contact avec mon co-chambre de Braunwald, Botir, et il me proposait cette date. Qu'il avait été bien inspiré... Les R&R (= "rest and recreation", = vacances!), ce n'est qu'une semaine, mais il me faudra partir d'ici dix jour avant! Bref, au maximum dans deux semaines *je me serai cassé!* Et à mon retour, ce sera le printemps, Anna et peut-être Tanja seront parties, et nous resterons les trois, avec Kanja et François, à nous occuper de notre tibisantaire⁶⁰... La vie est belle!

⁶⁰ Comment ça, ce n'est pas clair? Reprenons: 1-j'avais un ami Tadjik, Botir. La moitié du paysage que je pouvais apercevoir d'Iskashim, c'était le Tadjikistan; ça donne des idées. Nous avons donc parlé de nous revoir. 2-Tous les trois mois, les expats MSF ont devoir de passer une semaine dans un contexte "facile" (mais sans pour autant rentrer en Europe). J'avais donc demandé à passer mes R&R au Tadjikistan voisin, accueilli dans la famille de Botir. 3-Anna n'avait un contrat que de trois mois, plus qu'aux deux tiers écoulé alors. En partant en R&R sous deux semaines, je rentrais alors qu'elle était remplacée par François... N'était-ce pas une solution idéale?

La vie reprend: je me suis changé (fini les vieux pulls superposés), j'ai rangé le thermomètre rose, et j'ai voulu me raser. Déception, mes lames ont disparu. Ça doit être la femme de ménage. Au moins, ça me rappelle pourquoi je déteste avoir une femme de ménage! Monica avait laissé de vieux rasoirs jetables. J'en prends un pour me faire le tour de la bouche, je laisse pousser un peu sur les côtés. Na.

Je voulais reprendre en force, commencer mars du pied droit, et voilà que j'ai achoppé une seconde fois: au séjour, Tanja dormait, pour être près de la radio. Je l'ai réveillée avant de m'apercevoir de sa présence. C'est con, il m'aurait fallu cinq minutes pour lui foutre un haut-parleur dans sa chambre, hier. Et ce matin, je remballe mes affaires penaud, et me mets à bosser dans ma piaule heureusement maintenant emménagée à cet effet.

Ça commence bien!

Il est 7:00, à quand la prochaine tuile?

Il y a bien eu une troisième tuile: réunion du soir (un peu tard à cause de moi qui avais du mal à clôturer mon mois financier) qui dévie, dévie, et se remet à discuter la sale ambiance dans l'équipe. Je suis toujours sur la sellette. Cette fois, ces dames se préoccupent avec psychologie de savoir si je ne suis pas un peu exclu, seul mec, seul non-médical, seul dans mon boulot, etc. Ah? On se réveille?

Je leur dis que bah, je suis généralement heureux en ma propre compagnie, et qu'après un mois à goûter de la leur avec bonne volonté, force m'a été de constater qu'elle ne valait pas la mienne... Je crois que j'ai vexé Tanja⁶¹.

Toujours est-il qu'après ma douche, "on" m'a proposé un jeu, plutôt que j'aïlle me coucher. Tiens? Je n'ai pas fait de commentaire, pas un haussement de sourcil: j'ai enseigné à Kanja et Tanja les finesses de l'"Ascenseur"⁶² - c'était leur choix, les jeux marrants attendront.

Moi, je n'ai toujours rien compris aux femmes.

⁶¹ Ouais, on peut dire que je n'ai pas été bien fin, sur ce coup-là! Pourtant, comme je l'ai dit innocemment, j'avais été franc, et il était sincère que je préférais ma propre compagne à leurs considérations sur la purulence des pustules, sans vouloir les offenser. Dommage qu'elles l'aient mal pris...

⁶² Un simplifié des tarots, belottes, gämicht, contrées et autres schibbres que vous pouvez connaître.

Il n'y a pas eu d'autre soirée jeu, évidemment. L'élan a été aussi bref que violent. Bon. Par contre, le printemps s'installe sur Iskashim, et j'avais envie de vous le raconter. Finis les -25°C, finies les mains collées aux poignées de portes quand on se les est lavées, finis les feux sous les bagnoles (Sissi - Impératrice - je vous jure que j'ai vu, de mes yeux vu, les chauffeurs faire du feu sous les moteurs pour les dégeler, comme dans *Spirou à Moscou*), fini le thermomètre jamais positif dehors, et n'atteignant pas 15°C dans le séjour, la pièce la plus agréable. Finie la neige qui grince sous la semelle, et finis les manteaux fourrés pour aller aux latrines de l'autre côté de la cour. Finies les flaques de sang gelé à la verticale des crochets de bouchers à hauteur de gorge. Maintenant, la température oscille autour du zéro, de -10°C la nuit à +10°C en journée: nous avons sorti les T-shirts pour bronzer sur le toit. Je ne déconne pas: au soleil, il fait carrément chaud!

Hier, mon réveil a sonné à 05:00, comme d'hab'. J'ai allumé ma sale petite lampe de poche capricieuse pour ne pas me rendormir tout de suite, et j'ai regardé le plafond: trois poutres tordues au mètre, avec entre elles du branchage qui retient le toit de boue. Puis j'ai vaillamment repoussé mes sept couvertures (je suis encore convalescent), et me suis habillé: pantalon occidental, chemise (*dans le pantalon*⁶³), cheich jaune autour du cou et gilet en laine tissée blanche, déniché sur le marché local et dont je suis très fier.

J'ai renroulé la bâche qui sert de rideau intérieur, et poussé le rideau de tissu plus fin: la nuit commençait à pâlir. J'ai empilé mes affaires, et je suis sorti de la chambre. J'ai enfilé mes petits souliers noirs qui brillent. Avec le gilet, c'était un de mes premiers achats, comme Kanja: une paire de sabots de plastiques qui s'enfilent et se retirent sans y penser. Car on se déchausse partout, ici, et il faut se rechausser chaque fois qu'on change de pièce, de chambre, de bureau, ou qu'on va aux toilettes. Les lacets, nous en avons vite eu marre! Comme, on trouve sur le Bazar pour trois "zorros" des petits souliers en plastique noir, brillants, à bout pointu, très élégants. La nuit, quand j'aperçois le nu de mon pied d'ancien danseur s'enfilant dans la discrète féminité de ces souliers luisants, bien des idées me viennent. Euh, c'est grave, docteur?

Donc, je me suis vaillamment enfoncé dans la nuit finissante et j'ai parcouru les dix mètres qui me séparent du séjour, où j'ai retiré mes souliers-z'élégants. Le séjour est une pièce magnifique, une leçon d'architecture que je ne suis pas près d'oublier! Ils y a trois niveaux de sol, à cinquante centimètres d'intervalle, et le plafond est très travaillé, centré sur une grande

⁶³ À mon échelle, je tente de lutter contre l'image attachée (entachée?) à MSF-et-consorts: une étude sociologique a montré que nous étions perçus par les "populations locales" comme "des jeunes en pantalons à fleurs et dreads"... J'aimerais éviter ce schéma. Surtout en Afghanistan où les codes vestimentaires sont importants. C'est le moindre des respects envers ces gens que nous sommes sensés servir.

baie zénithale. Un bonheur pour les yeux. Une intelligence qui laisse pantois: le poêle comme l'entrée sont au niveau le plus bas, où le froid s'accumule, on travaille au niveau intermédiaire, et on s'assoit (= se vautre) pour manger et discuter au niveau le plus haut, où il fait tiède...

Je me suis posé avec l'ordinateur qui m'est assigné mais que tout le monde utilise en plus du sien parce qu'il est le seul connecté à notre boîte aux lettres électronique⁶⁴. Encore une sacrée entorse à mon intimité: ça me pèse. Au moins, le matin, je n'ai à me battre contre personne pour bosser. Émaux, donc.

Un peu avant sept heures, c'est en général Kanja-la-Suisse qui se montre. Là, c'est DoktorTanja qui s'est pointée la première. Ça change un peu. Je l'ai fait parler de sa famille: je savais qu'elle avait deux frères adoptés, mais nous n'avons jamais eu l'intimité qui m'aurait permis de m'en enquérir plus avant. Je commençais mon petit-déj', attendu que je suis le seul à manger décentement le matin. Pain local, plat et avec plus ou moins de sable suivant le vent, et, étonnamment, fromage. C'est qu'avec nos vanettes qui viennent de Kaboul tous les deux mois, nous ne manquons ni de fromage, ni de *snickers*. Luxe. Kanja est ensuite venue, bien plus tard, puis Anna, glauque jusqu'à ce que son café l'ait réveillée.

Un quart d'heure avant huit heures, je me suis retiré pour me broser les dents et passer ma belle veste jaune et mon chapeau "Allemagne romantique"⁶⁵ offert par Ismatullah. À huit heures-prout, je montais dans la bagnole où m'attendait Kanja, ponctuelle Helvétè, et nous avons patienté pour Tanja cinq minutes. Nous sommes partis sans Anna, qui est toujours en retard: elle prendra le second véhicule.

Bureau. Je saluai le garde en tentant de mettre autant de chaleur que lui dans mon "la paix soit avec toi". Je lui ai demandé de ne pas allumer le poêle de mon bureau ("poêle/non/merci" + sourire), car nous allions sortir avec Anna. Mais pour commencer, j'ai remis mes chaussures noires (j'en ai acheté deux paires dès le début, une pour la maison, une pour le bureau) pour parcourir les deux mètres qui séparent ma porte de celle de la salle radio où m'attendaient mes fidèles, Ismatullah, l'assistant logisticien, et Zuhurddin, traducteur, qui me sert officieusement d'assistant admin'. Le second traduit nécessairement notre conversation avec le premier.

Peu de choses à demander à Ismatullah ce matin: un camion de bois qui n'arriva qu'après midi (théoriquement congelé, comme notre samedi après-midi), et une liste des tâches dont j'aurai la charge pendant son absence: je l'envoie en vacances une semaine, car il a deux mois de congés à prendre, comme un peu tout le monde: ce n'est vraiment pas dans leur culture, de prendre des vacances. Ils s'ennuient d'ailleurs tellement qu'ils en passent l'essentiel à discuter avec leur remplaçant⁶⁶!

Puis Anna est arrivée, et nous sommes sortis: nous avons à mettre à jour les procédures d'évacuation, c'est-à-dire entretenir de bonnes relations avec toutes les autorités locales. Sur le chemin du Bazar, nous nous sommes fait intercepter par un porteur de billet qui annonçait deux cas, dans deux lieux différents. Radio à DoktorTanja qui se trouve justement à proximité d'un des patients, et radio à un des chauffeurs pour qu'il s'occupe de l'autre cas. Nous sommes repartis en direction de notre chef garde-frontière. Absent. Bon.

⁶⁴ Nous n'avons pas Internet, mais comme toutes les missions "bout du monde" nous disposons tout de même d'une liaison satellite qui permettait de recevoir des émaux sur une boîte interne. En trois mois, j'ai reçu un ou deux messages forwardés ainsi de Genève. Et je n'ai jamais réussi à envoyer ces "Carnets"!

⁶⁵ Le *Kala* déjà mentionné.

⁶⁶ Puisque le bureau donne sur le Bazar.

Par contre, il s'est trouvé que le Gouverneur, absent depuis notre arrivée, était là. Visite de politesse, donc, en présence du chef de police que nous avons à voir de toutes façons, et dont j'adore la tronche de vieux Mexicain calmé. Long échange de politesses passablement sincères, mais je note que le gars n'est pas tout à fait à son aise à parler à une femme alors que je suis là: ben oui, c'est Anna la chef, 'faut t'y faire, gars!

Nous sommes ensuite rentrés à la maison, n'ayant rien de particulier à faire au bureau. J'avais de vastes tartines de Maria-de-Kaboul qui venait de recevoir ma clôture administrative de mois⁶⁷. Lui répondre a achevé ma matinée.

Surprise: téléphone du chef-de-mission de Kaboul (Stefan, un Suédois sympa⁶⁸), pour moi. Il veut savoir quels étaient les "frottements" dans l'équipe. Je suis énervé: c'est un peu tard, gars! Et tu aurais pu m'en parler *avant* de demander un rapport à Kanja & Tanja, tu ne crois pas⁶⁹. Pas très content, donc. Je commence même à en avoir marre... À suivre.

J'ai mangé seul, Anna étant repartie voir les patients de ce matin. J'ai bouffé autant de colère que de *rice n'beans*. J'ai ruminé ma colère en beauté comme je sais si bien le faire. Dommage pour la bouffe, qui était bonne...

Retours successifs. La dernière à arriver, c'était DoktorTanja, à 16:30. Elle ne s'était pas arrêtée de la journée, elle n'avait pas bouffé. Elle a battu la campagne à la recherche de patients et s'est occupée de ceux de la clinique. Sans arrêts. Elle se plaignait il y a peu qu'elle n'avait plus rien à faire ici depuis que nous avons passé la main à AKHS, mais là, elle est en train de s'épuiser. Ces gens incapables de s'arrêter me fatiguent!

Elle s'est libéré le cœur en nous détaillant sa journée durant plus d'une heure en sirotant un café. Et si tu bouffais? T'as plus vingt ans, ma fille: tu vas en fêter trente dans un mois pile-poil! Pète pas les plombs, c'est toi le toubib...

Rendez-vous pris pour 17:30. Une longue réunion de groupe nous attendait. Les plus innocentes voulaient expédier ça en un quart d'heure: nous avons terminé à 20:30, trois heures plus tard!

Temps 1: questions faciles. Statut d'un docteur local (celui de Zeebok, pour ceux qui se souviennent de notre clinique à deux heures de route), bois qui manque, arrivée d'une amie d'Anna pour ses vacances.

Temps 2: Nous avons attaqué le gros morceau. Anna veut remettre le coup de la balade au Wakhan pour distribuer des couvertures et prendre des photos de gamins qui sourient parce que nous leur avons filé à bouffer pour un jour. Nous étions trois contre elle. Elle est tellement bouchée qu'elle ne comprenait même pas pourquoi, et tentait de nous convaincre sans écouter nos raisons.

18:30 - Temps 3: Anna sauvée par le gong. Nous avons entendu frapper au portail. Nous avons suspendu la discussion. En effet, c'était bien un appel au secours pour la fille du frère du voisin (qui se trouve être un de nos gardes). Les femmes y sont allées, je suis resté. Au bout d'un moment elles sont revenues.

19:00 - Temps 4: nous n'avions pas échangé trois mots que sonnait la radio! Urgence à la clinique. Tanja & Kanja ont pris un chauffeur et une bagnole. Je suis resté seul avec Anna, encore toute déconfitée de voir son équipe contre elle (toujours pour son projet-Wakhan). Je crevais d'envie de me doucher, mais j'ai tout de même tenté une ouverture de dialogue, histoire de ne pas la laisser pourrir dans son jus. Elle a saisi la perche. Bon. Je suis resté une

⁶⁷ Solde de tous comptes, vérifications des liquidités, etc.

⁶⁸ Celui qui était monté pour le serrement de paluche avec AKHS.

⁶⁹ Elle m'avait confié qu'il leur avait demandé un rapport sur la situation plusieurs jours auparavant déjà.

heure à lui expliquer qu'elle ne savait pas écouter, avec exemples à la clef. Je lui ai exposé par le menu tous les petits différents qui l'opposent aux filles et qu'elle néglige. Bref, je lui ai donné un cours de psycho gratuit. Au moins, pour une fois, elle écoutait. Je ne crois pas qu'elle ait compris pour autant.

Nous avons aussi parlé de DoktorTanja qui s'épuise. Anna l'a vu, et c'est son rôle de l'arrêter... Pour une fois, je veux bien admettre que la tâche est délicate! je suis content de ne pas être à sa place...

Temps 5: les filles sont rentrées à 20:30. Anna a remis la séance au surlendemain, histoire que nous ayons notre Djuma peinard. "Peinard", c'est très relatif: Kanja ira tout de même à son Tibi-sans-terre, et Anna n'a pas réussi à empêcher DoktorTanja de prévoir de s'occuper de ses patients⁷⁰. Nous avons été demandés à dîner (= midi, hein, chuis Suisse!) par Yakut, notre bonne. Elle nous avait invité pour l'avant-veille, mais nous avons décliné sans comprendre que c'était à l'occasion du mariage de sa fille (ou quelque chose comme ça). Bref, nous avons fait les gros mufles, mais elle a remis ça, sans prétexte cette fois, juste pour nous. Sacrée Yakut. Je l'aime bien: outre l'immense désir de nous faire plaisir qu'elle partage avec tout le personnel, Yakut est la seule femme à qui je serre la main tous les jours. Ça fait du bien de ne pas oublier que les femmes existent et ont une peau⁷¹...

Temps 6: après quelques échanges de politesses, je me suis enfin retiré pour ma douche, à 21:00, moi qui aime la prendre à 18:00⁷²! Bon. Il ne faisait déjà plus très chaud dans la petite pièce avec son poêle couronné d'un réservoir d'eau enroulé autour de la cheminée, comme un sanatorium d'Alvar Aalto. Heureusement que l'eau, elle, était encore chaude. Je me suis douché rapido, puisque pas trop chaud, et je suis allé illico dans ma turne. D'habitude, je chante et joue du pipeau, pour moi. Mais je veille à être couché avant dix heures, histoire de ne pas me fatiguer (puisque'il semble que je sois le seul ici capable de gérer ses réserves). Il était donc trop tard ce soir-là: j'ai empilé bouquins et papiers pour le boulot, j'ai jeté un regard satisfait sur les tentures vertes, bleues et violettes que j'ai trouvées au marché local, j'ai coupé mon poêle rustique, et je me suis glissé sous mes sept couvertures.

Et ce matin, même scénario de réveil. D'abord, "Carnets". Puis au programme: cheval (tout seul, les filles ont eu leur lot d'émotions), et fête chez Yakut. Ensuite, peinard, tandis que les filles vont courir dans tous les sens. Elles ont promis mille motivations pour des jeux, mais je n'y crois guère. Ces dames sont par trop prises!

⁷⁰ Quelle autorité!

⁷¹ Yakut est une femme formidable. Une capacité d'enjouement rare, en tel contraste avec ses conditions de vie que je ne peux que m'en extasier, les yeux attendris à chaque fois.

⁷² Heure où la pièce est la plus chaude.

Il commence à faire sombre dans notre beau séjour. Anna bosse sur son-ordi-à-elle. Kanja gigote un peu dans son sommeil, elle ne devrait pas tarder à se réveiller. DoktorTanja dort aussi, je l'entends respirer⁷³. Il y a peu, elle lisait en écoutant de la musique. De temps en temps, elle chantait un peu faux trois mots en hollandais: ça faisait un peu bizarre, comme ces gens qui parlent en dormant.

Sacrée journée!

Ce matin, j'ai dû passer une heure à la radio (sale communication en prime) avec Stefan-de-Kaboul. Comme il était sur le départ pour ses propres R&R (= vacances), il a fallu accélérer la discussion. Pas coule quand il s'agit de mon futur. Question: je reste, ou il m'envoie dans un autre pays? J'étais venu avec l'idée de me casser: vous savez que j'ai l'habitude de claquer les portes. Surprise - est-ce le ciel qui s'est découvert durant la discussion? - j'ai dit que je restais, c'est-à-dire que je prenais sur moi de m'écraser devant Anna, et sans R&R: tout un mois! Les salauds m'ont refusé la seule échappatoire que je demandais.

Bref, je ne sais pas trop pourquoi, j'ai eu envie de changer un peu, et de ne pas claquer une porte facile (je n'étais même pas viré de MSF, ils me cherchaient une autre mission). Est-ce à cause de ces autochtones à la main littéralement sur le cœur (lorsqu'ils souhaitent la paix en guise de salut)? Je ne sais pas. Allez, je vais essayer de supporter cette peste de gamine d'Anna, qui n'a pas dix ans d'âge émotionnel (elle en est encore à chercher partout l'approbation d'un père). Ça va pô être de la tarte, mais Kanja me soutient de plus en plus ouvertement. La seule chose dommage, c'est que ce que j'aurai à dire sur Anna, qui est relativement objectif, ne sera guère écouté, parce qu'on ne me croira pas capable d'avoir fait la part de ma propre émotivité.

Ce n'est pourtant pas à moi de leur faire comprendre qu'un passionné, c'est le contraire d'un émotif...

Bref, une heure de discussion, en deux fois, parce qu'au milieu il a fallu que je réceptionne trente barils de diesel (six mille litres), en vérifiant la qualité et tout. Ismatullah est venu, bien entendu, alors qu'il était en vacances. Je ne vais pas le blâmer, j'aurais eu bien du mal à me débrouiller seul en dari⁷⁴!

Ensuite, j'ai enfin sauté sur le cheval de Mirza (aujourd'hui de garde⁷⁵), avec une heure de retard. Pour mon plus grand bonheur, il est parti au galop! Moi qui me plaignais de la mollesse des chevaux du cru, j'ai enfin été démenti! Il m'a fallu moins de dix minutes pour atteindre le bureau, et j'ai eu le temps de revenir et repartir sans manquer d'arriver à l'heure chez Yakut qui nous invitait. Les filles étaient allées acheter du tissu pour offrir à notre hôtesse. Je

⁷³ Euphémisme...

⁷⁴ La langue que nous apprenions en Afghanistan, dérivée du persan, donc indo-européenne et infiniment plus facile à apprendre que le finnois!

⁷⁵ C'est lui le père de l'enfant mal-formé.

suis même arrivé le premier, accueilli comme le Sauveur alors que je n'avais rien fait, juste parce que je suis de MSF.

Pour une fois, j'ai pu assister aux femmes qui opéraient. Le pauvre gosse a des tout petits moignons de jambes qui ne bougeront jamais... C'est assez pitoyable, mais étonnamment ça ne m'émeut guère. Je crois que je serais très efficace si j'avais à aider. Pas émotif pour un sou, le gars lau (de cheval!).

J'ai laissé le cheval de Mirza chez lui, et nous sommes allés chez Yakut, juste à côté. Le repas était bon, pas trop long, et assez sympa. Les appareils photo ont mitraillé la marmaille: je suis heureux de ne pas avoir pris le mien. En fait, j'ai un peu piqué celui de DoktorTanja (c'est le meilleur des trois), et j'ai pris mes photos comme je les aime, à l'affût. J'espère quelques belles lumières dans des cheveux de gamins...

Le mari de Yakut a plutôt l'air de son père: il doit avoir soixante ans, quand elle n'est qu'en début de quarantaine... Ont mangé également avec nous sa belle-fille et la femme du voisin. Ça fait du bien de voir quelques femmes, même cheveux vaguement couverts!

Je suis rentré sur le cheval de Mirza, mais j'ai eu plus de mal à le porter au galop. Mirza m'attendait, toujours à sa garde. Je n'ai pas réussi à lui payer le prix tacitement convenu. Je l'aurais volontiers fait: c'était un si bon cheval⁷⁶! Mais Mirza est tellement désespéré de nous montrer sa reconnaissance... Pour quoi? Pour le peu d'attention que nous portons à son fils mal-formé que nous ne sauverons pas?

Seule Kanja était rentrée, les deux autres s'étaient arrêtées à la clinique. Nous avons joué avec les ballons de baudruche qu'elle avait trouvés au Bazar. Elle se foutait de ma gueule en me voyant gonfler ce qui ressemblait à de gros seins. Décidément, nous commençons à être sous pression, tous! Mirza, occupé à remplir de diesel le poêle, se marrait en coulisse.

Puis nous nous sommes retrouvés tous les quatre à souffler dans des ballons, et leur dessiner des yeux en racontant des histoires de maladies et de salle d'op'. Vers 16:00, nous sommes partis chacun à notre occupation. Pour ma part, il s'agissait de raconter cette drôle de journée...

⁷⁶ De fait, c'était un cheval de buskashi, comparable seulement aux fameux destriers des chansons de gestes qui nous ont fait rêver, enfants... Des chevaux de combat, purs de races et dressés pour être dirigés au pied!

Pour l'instant, c'est calme, avec Anna. Mais je rumine encore pas mal de colère, contre elle et contre Kaboul. Parfois, j'ai l'impression que les événements sont contre moi: hier matin, je remâchais mes frustrations en marchant vers le bureau par un raccourci que je n'avais jamais emprunté que le soir. Je me suis fait agresser par un de ces chiens blancs très méchants, à la limite du loup. Ça faisait deux jours que je voulais demander à Ismatullah de me fournir dès son retour un bâton de marche, un bourdon. Inutile de vous décrire combien j'ai regretté de ne pas l'avoir ce matin-là. Face au klebs grondant sur une éminence d'où il me dominait à moins d'un mètre, j'ai sorti mon opinel, et je l'ai rangé. Je n'aurais ni su ni pu m'en servir. J'ai reculé, hors de son territoire. Il n'a pas sauté. Putain, j'ai eu peur!

Et puis, ce matin, alors que je remâchais un procès imaginaire dès le réveil, ce sont les piles de ma lampe de poche qui ont flanché. Noir. Dix minutes plus tard, la lampe refonctionnait! Puis, pendant que je méditais un discours bien senti (comme les chaussettes de DoktorTanja⁷⁷), c'est ma porte qui a refusé de s'ouvrir, jusqu'à ce que j'y mette suffisamment d'efforts pour perdre le fil de mes pensées sinistres.

Cette fois, j'ai pris la grand'route pour venir au bureau: mais même là, un gros chien blanc m'a aboyé après alors que j'entonnais les chants les plus tristes de Renaud: *Mimi l'ennui* et *J'ai la vie qui m'pique les yeux*. Pas très connues, mais deux purs chefs-d'œuvre.

Mais un rien plus loin, un petit vieux m'attendait. Il m'a fait comprendre qu'il était malade, d'abord sans un mot, puis en s'épaulant sur quelques paroles en dari dont je ne connaissais pas le tiers. Je lui ai fait comprendre que je ne pouvais rien pour lui ("je - docteur - pas"), et j'ai réglé mon pas sur le sien pour le conduire à la clinique. Il portait de vieilles chaussures de ville en cuir brun, l'ensemble chemise longue + pantalon bouffant de rigueur, également couleur de terre, et son *patou* (= couverture) enroulé autour du cou, entre gris et marron. Un petit turban miteux, sans couleur. Son nez piquait tellement que je me suis demandé s'il ne devait pas le soulever pour manger. Arrivés à la clinique, je lui ai indiqué le banc où l'on attend les consultations.

Comme quoi, il ne faut jamais grand'chose dans ce pays pour éclaircir mes sombres pensées. Les bonnes surprises abondent, il suffit de se pencher pour les cueillir. Hier soir, pour changer de nos parties de plus en plus fréquentes d'*ascenseur* (déjà trois parties, je crois!), DoktorTanja a proposé un carambole⁷⁸. Je me suis surpris à devoir jouer de la main gauche pour équilibrer les chances. Dans tous les cas, le jeu était le cadet de nous soucis: avec Kanja-la-Suisse qui cousait à nos côtés, nous n'arrêtons pas de rigoler (pour des conneries, bien sûr; surtout du cul. Évidemment). Et puis, Anna a de la visite depuis hier: Florence, une vieille

⁷⁷ De son propre aveu.

⁷⁸ Jeu déjà mentionné.

Française-de-France qui bosse pour MSF-France, qui vient passer ses R&R avec nous et parler français avec Anna⁷⁹, qui, du coup, en oublierait presque de m'emmerder.

Bref, la vie est belle: il s'agit juste de ne pas oublier de regarder les fleurs qui poussent le long du chemin (cf. Stig Dagerman).

⁷⁹ Anna parle français, mais je me suis refusé à user de cette langue avec elle, craignant que ma langue maternelle et chérie nous sépare des deux autres et me donnait un ascendant net.

Des hauts, des bas: c'est fou ce que la vie ressemble parfois à un électroencéphalogramme! Lundi, ça commençait à sentir sérieusement le roussi avec Anna. Toujours son manque chronique d'organisation... J'ai passé la journée à chanter avec Georges "Elle m'emmerde, elle m'emmerde, elle m'emme-er-de"...

Par ailleurs, il y a les filles. Elles sont de plus en plus comme cul et chemise, et pour tout dire l'incompétence d'Anna leur pèse bientôt autant qu'à moi! La différence, c'est qu'elles ferment leur gueule et critiquent dans son dos. Donc, logiquement, c'est moi qui ramasse tout.

Cela dit, notre lutte commune nous rapproche. C'est toujours ça de pris. Nous n'avons guère plus de conversation qu'avant (juste un thème supplémentaire, nous plaindre d'Anna), mais elles acceptent un jeu, certains soirs. Ce lundi, Tanja a proposé d'amener le Carambole dans la cuisine: nous avons joué tous les trois avec Mirza et Djuma, les deux gardes en faction, et Sultan, un des chauffeurs qui dort là la semaine. Comme ils trichent sans cesse, nous avons beaucoup ri!

J'ai besoin de tels moments pour oublier le tragiquement con du quotidien. J'aurais besoin de penser à quelque chose d'autre que ce boulot pourri par une expat', j'aurais besoin de passer une soirée avec un verre de n'importe quoi et un bon pote pour refaire le monde, j'aurais besoin de quelqu'un à qui rêver, j'aurais besoin que quelqu'un me manque...

Et puis hier mardi, tout a changé: j'ai abandonné mon gros Pléiade de Montesquieu pour *Résurrection* de Tolstoï. J'ai dévoré la préface de Georges Nivat: violence, millénarisme, quête, absolu, soif, soif, soif.

"Tout, tout de suite."

Voilà le livre qu'il me fallait! Pas le calme et vertueux Montesquieu, non, le Tolstoï furieux et contradictoire, fouillant, errant, cherchant, vilipendant, scrutant, questionnant, diséquant, maudissant, s'opposant à tout, à tous, parce que le monde n'est pas ce qu'il devrait être, comme le clame si bien l'inimitable Caligula d'Albert...

En quelques lignes révoltées, furieuses, Tolstoï m'a porté loin d'Anna⁸⁰ et sa guerre mesquine, loin de mes questions quant à mon avenir: j'étais tout à ce feu qui bouillait dans mes tripes, et qui me faisait penser, enfin, et haïr, et réfléchir, et vivre, et gamberger, et écrire, et, *in fine*, aimer, aimer, aimer.

Le printemps s'est tout à fait installé ce jour-là. Je me suis installé sur le pas de la porte du bureau pour lire des doc' techniques, avec Sanghi, notre voisin et garde, et j'ai fini par prendre des coups de soleil. Bien que le mercure n'atteigne toujours pas les 10°C, le soleil direct est cru.

⁸⁰ Pas Karénine, celle-là!

Il est à peine 10:00, et pourtant la journée a déjà été riche: voila ce qu'il me faut! Tout a commencé à 6:30, comme j'écrivais des lettres de ma légendaire plume violette. Toc-toc-toc d'une pierre contre le bois du portail. Dix minutes plus tard, Djuma, de garde cette nuit-là, est entré. Djuma, c'est une de nos recrues les plus âgées: un petit vieux terrible, envoûtant, comme on les imagine dans les contes de fées. Il a le haut des oreilles tellement décollées qu'on dirait que son turban repose dessus de tout son poids.

De tout son discours, je n'ai saisi que trois mots: "garçon - malade - très". Bon. Je suis allé réveiller DoktorTanja, et l'ai suivie à la cuisine qui sert à tout. Au milieu des deux gardes, un homme, deux femmes et le petit garçon malade. Je suis resté interloqué: il avait les yeux révilés, le teint cireux, et les lèvres violettes à force d'être rouges. Auscultation. Tanja diagnostiqua une déshydratation: il fallait l'amener à la clinique, où ils ont du matériel.

Je suis donc allé réveiller Kanja-la-Suisseuse qui est notre meilleur chauffeur (elle passe son permis poids-lourds⁸¹), j'ai enfilé trois *bounty* dans ma poche pour notre petit-déjeuner, et nous sommes partis.

La clinique: je n'y entre pratiquement jamais, de même que je n'ai pratiquement aucun contact avec qui que ce soit d'autre que mes deux bras, Ismatullah-le-logisticien-en-vacances, et Zuhurddin-le-traducteur⁸²... Mon niveau de dari est loin derrière celui des filles. Dommage.

Une pièce de cinq mètres au carré, éclairée par deux grandes baies encore couvertes de leur plastique translucide pour l'hiver. Un poêle, bien sûr, mais éteint (le printemps est là!), et le long des murs, six lits, tous occupés par un miséreux ou un autre. En plus de celui que nous amenions, deux enfants: le brûlé de mon premier trajet à Zeebok, et un petit tout maigre, dont le cou a du mal à porter la tête. Un vieillard, deux femmes. Pour chacun, des parents. La salle était comble. Je regardais de tous mes yeux Tanja & Kanja, assistées d'un infirmier, qui enfilait un tube dans le nez du gosse, le piquaient de partout et lui prenaient la température. Il respirait vite, trop vite, et même si ses yeux n'étaient plus révilés, j'avais peur pour lui. Mais les filles étaient confiantes. Tanja a caressé le visage de la mère qui pleurait, et je suis parti chercher du café à la maison...

Là m'attendait Zarif, notre nouveau chauffeur venu pour sa journée d'essai. Vous imaginez le gag: le lau⁸³ qui doit juger de la conduite d'un gars qui fait du Katkat depuis vingt-trois ans! Bon. C'est mon rôle. J'assume.

C'est un peu une drôle d'histoire: nous avons trois voitures, et donc trois chauffeurs. AKHS (qui nous remplace) en veut deux, un dans trois semaines, et un dans une paire de

⁸¹ Je l'ai déjà dit.

⁸² Le rôle de "non-médical" est passablement en retrait en termes de contacts sociaux.

⁸³ Je n'ai pas de permis de conduire.

mois. À ce moment-là, nous vendrons une voiture, mais pour le premier, Sultan-qui-triche-au-carambole, il nous faudra bel et bien un remplaçant. Nous avons trouvé Zarif, un gars du cru. Où ça r'daigne (où ça se corse), c'est que le gars Zarif a quitté AKHS après trois ans de bons et loyaux services, lassé de n'être jamais payé. Résumé: nous envoyons donc notre cher Sultan bosser dans une boîte dont le gars qui le remplace a claqué la porte... Sommes-nous sûrs d'avoir raison? Est-ce vraiment leur bien que nous proposons à nos employés en les poussant dans les bras de nos successeurs? Nous sommes le 11 mars, et le personnel de la clinique n'a toujours pas été payé pour février...

Inutile de pousser l'exercice trop longtemps: Zarif maîtrise. Je suis revenu au bureau à 9:30, accueilli par une fumée épaisse. Le poêle de la pharmacie avait pris feu. Bon: c'est fréquent, et ce n'est pas grave s'il y a quelqu'un autour (c'était le cas). Mais ça puait! Le garde est allé retirer le plastique de l'unique fenêtre, et en un quart d'heure, l'air était purifié. Mais notre pauvre pharmacien était terrorisé. Saidmahbatsho⁸⁴ (à prononcer très vite!) est un homme mûr, tout maigre, tout ridé, avec d'immenses lunettes qui confortent l'air affreusement triste de tout son visage doux encadré de rares cheveux mi-longs et d'un peu de barbe bien taillée. Le genre de gars que, quand on le salue, on se prend de l'envie de lui offrir une bière et de lui dire avec cette virile-et-franche amitié: "Alors, gars, qu'est-ce qui ne va pas? Raconte!"

Ça me rappelle que Zarif, le nouveau chauffeur, n'a pas de sourcils. Mais je ne l'ai pas remarqué du tout, tant son visage buriné, racé s'en passe bien. C'est comme Ismatullah, à qui il manque un auriculaire: on est toujours surpris de le constater à nouveau!

Bref, à 10:00, je n'avais toujours pas petit-déjeuné (c'est bête: il restait d'hier des spagh' que je me faisais une fête de finir), mais DoktorTanja m'a offert un bonbon. Ouf!

⁸⁴ Ah, Saidmahbatsho: un des mes favoris... Ses grands yeux tristes me manquent.

La suite? Ben c'était jeudi, donc après-midi congé. Pour une fois, j'ai vraiment pu en profiter: courrier, lecture (Tolstoï!). Il faisait un vent terrible ce jour-là: mon premier jour de vent à Iskashim. Et le vent, ici, est toujours glacial, pour avoir caressé tant et tant de neige. Brrrrrrr!

Le soir, surprise: nous avons joué! À 6:00, j'ai proposé un *Camalot* qui a été suivi par toutes les quatre (Tanja, Kanja, Anna et cette Florence-de-France mentionnée, en visite chez nous). Tanja a trouvé un peu trop intellectuel (!), et comme Anna perdait, il a fallu que je l'aide discrètement: ce serait comme une métaphore de nos relations du moment! Elle craque. Cela dit, ce n'est pas une victoire pour moi, car c'est toujours à elle de décider si je restais ou non. D'ailleurs, ce matin, elle m'a dit de faire mes valises, mais j'anticipe! Il lui faut tout de même le soutien de Stefan-le-Suédois, en vacances (lui⁸⁵)...

À 20:00, les filles sont retournées voir le gamin aux yeux révulsés de la matinée. J'ai emporté le carambole à la cuisine, et j'ai joué deux heures contre Djuma-aux-oreilles-décollées et Abror-alias-Tom-Cruise. Nous avons beaucoup ri tellement nous trichions... Ce soir-là, j'ai appris que jaune (jaune comme ma veste, jaune comme ma chemise, jaune comme mon cheich) se disait "Zarb", ou à peu près... Ça ne s'invente pas!⁸⁶

Les filles sont rentrées tard: l'enfant allait mal.

Le lendemain, c'était Djuma (le jour, pas le garde!). J'ai d'abord bouquiné Tolstoï, et je me suis enflammé pour sa critique féroce de l'égoïsme, pour sa description maniaque de ces gens qui ne pensent qu'à eux, ou tout au moins qu'à travers eux. Que le monde serait beau si chacun se donnait un peu la peine de se mettre à la place des autres...

À 7:30, j'ai suivi les filles à la clinique. Le gamin allait mieux côté fièvre, mais il avait de gros problèmes de pénis infecté. J'ai regardé les filles agir: j'aimerais me rendre utile, mais que faire? Si j'osais, je caresserais la tête de cet enfant, mais je n'ose pas. Ou je tiendrais la main de sa mère, mais ça, c'est vraiment impossible, même à Iskashim. J'ai toujours voulu croire que mes mains étaient capables d'apaiser, sans doutes parce que les mains des autres m'apaisent... Mais je n'ai pas osé, j'ai bêtement gardé mes mains pour moi.

9:00, j'ai pris le cheval de Sanghi-le-voisin, et je suis parti pour plus d'une heure de balade. J'ai eu du mal à le faire galoper, mais sur le retour c'est allé pas mal. À un moment, nous avons quitté la route pour nous enfoncer dans le "bog" (comme en Écosse), au pied d'une petite falaise de roche friable. D'une entaille sourdait une petite rivière. Au pied, le tac-tac rapide et régulier d'un moulin se faisait entendre: il y a un peu partout de ces moulins où l'eau d'une

⁸⁵ Alors qu'à moi, on avait refusé les R&R auxquels j'avais droit. Belle innocence: à ce stade, je pensais encore avoir une chance de rester! Je suis d'une naïveté effarante.

⁸⁶ Ouais, je conviens qu'il faut suivre le raisonnement. En clair: on me dit souvent que je suis "bizarre" (accoutrement, réflexions, manières, etc.), "zarbi", "zarb" en verlan.

rivière fait tourner à grande vitesse une roue de pierre pesant plusieurs quintaux, sans mécanisme visible. Il y a dans tout cela un air de magique et d'autrefois...

Rentré à 11:30, le cheval de Mirza m'attendait, celui qui galope si bien⁸⁷! Je n'ai pas pu résister, bien sûr, d'autant plus que nous étions justement attendu chez Mirza pour manger. Une demi-heure de grand galop sur un excellent cheval: quel bonheur! J'ai beaucoup appris ce matin-là en termes de tenue et de position pendant un galop... Je crois que je m'améliore à grande vitesse.

Loin de tout, de tous, je suis descendu de selle, et j'ai caressé ce cheval nerveux, je l'ai caressé fort, très longtemps. J'avais tant besoin d'offrir quelques caresses. Ce que je ne peux offrir aux femmes, et à peine aux enfants, les chevaux acceptent de le recevoir. Il y a beaucoup de douceur à caresser le cou d'un cheval...

Je suis arrivé chez Mirza à peine après midi, pile en même temps que les autres. Quelques voisins étaient invités aussi: c'est que demain a lieu le grand départ pour Kaboul. Comme l'enfant malformé avait survécu un mois, nous envoyions chez le seul neurochirurgien du pays, l'enfant, sa mère, Mirza, et leur plus jeune enfant, de deux ans... La mère est angoissée et ne le cache pas. Elle a le visage creux, le nez droit très long et légèrement au-dessus de l'horizontale, et la lèvre supérieure dominante: tout lui donne l'air d'une adolescente romantique et émotive. Avec ses voiles, lorsqu'elle allaite le petit, on ne peut que penser aux gravures de Gustave Doré illustrant les histoires de l'Ancien Testament...

Il y a toujours plus de blancs que de conversation, dans ce genre de cas! Ainsi, j'apprends peu à peu à me taire. Et à aimer le silence partagé avec des sourires de connivence! À la clinique aussi, j'apprends à me taire: avouez que vous allez me retrouver tout transformé...

Mirza a tenu à nous montrer sa télévision (eh oui!), et par conséquent un film sur le fameux *buskashi*⁸⁸ de Kessel. Maintenant, j'ai des images à mettre sur le texte. Encore une semaine, et j'y aurai assisté!

À 15:00, nous étions à nouveau tous les trois autour de l'enfant. Cette fois, je lui ai pris la main pendant que DoktorTanja le tripotait, parfois douloureusement. Elle a décidé d'opérer. Je serais bien resté, mais ç'aurait été de la curiosité, et il n'y a là aucune place pour la curiosité. J'aurais voulu comprendre deux choses, pourtant: 1-ce que "nous" faisons ici (je suis un peu las d'être enfermé dans mon bureau), et 2-qui est DoktorTanja dans son milieu, que je ne connais pas? Pour être franc, je n'ai pas beaucoup aimé sa nervosité. Je sais, une vie dépend d'elle, mais on dirait qu'elle en reporte le poids sur les autres.

Retour à pied, donc. En plus du cheval, j'aurai marché deux heures ce jour-là: le lendemain matin, j'avais les jambes fatiguées!

À peine arrivé, il m'a fallu filer du diesel pour les poêles: j'ai quitté ma belle odeur de cheval pour retrouver celle qui m'est habituelle ici, l'atelier de camions.

Bouquiné, puis à 19:30, je suis allé jouer au carambole avec les gardes. Djuma avait été remplacé par Djumakhon, un tout jeune gars. Les filles nous ont rejoint. Cette fois, ça trichait

⁸⁷ Le fameux cheval de *Buskashi*: on me le repropoait. Quel honneur!

⁸⁸ Le *buskashi* est un "sport" de cavaliers (d'où le titre du roman de Kessel) pratiquement sans règles. Les cavaliers, individuellement ou par équipe, doivent s'emparer d'une carcasse de mouton lestée, lui faire décrire un parcours simple, et la ramener à son point de départ. Des juges notes les plus belles actions (pas forcément le lancer final, donc). Imaginez ce que ça peut être que devoir ramasser un poids mort de cinquante kilos au sol du haut d'un cheval de bataille; déjà. Maintenant, ajoutez des dizaines voire une ou deux centaines de concurrents qui vous frappent de leur fouet court, et vous avez une ébauche d'idée de la difficulté de cette lutte. Note: les autres armes que le fouet ont tout de même été interdites depuis le vingtième siècle...

un peu trop pour que l'amusement soit complet. Je n'en étais pas innocent. Je me suis retiré à 20:30, histoire d'avoir le temps de chanter un peu avant de me pieuter...

Je viens de donner un cours d'informatique uniquement par oral: mes deux traducteurs favoris ont tout suivi! Preuve dont j'avais besoin qu'ils ont quitté la bidouille, et qu'ils savent peu à peu ce qu'ils font! Youpeee.

Cette fois, ça y est: Anna m'a annoncé hier soir qu'elle avait demandé à Kaboul mon départ. Bon. C'était l'heure de me coucher, alors je me suis retiré. Pipeau, puis carnet de chant. Hasard de l'ordre des pages, j'en étais à chanter "Adieu, Monsieur le professeur"... Ça ne présage pas tellement que je resterais. Mais ça m'aide à croire que j'aurai laissé une trace auprès de certains.

De toute la journée d'hier et de ce matin, je n'ai pas vu les filles: elles ont l'air de m'éviter, maintenant. Peut-être trouvent-elles que j'ai exagéré. Même nos sobres "bonjour" étaient hostiles. Tout de même, perdre le peu de soutien que j'avais ici me pèse. Je me sens un peu seul, dans mon bureau, à compter et recompter de grosses liasses de fric, puisque c'est la seule tâche dont Anna me laisse la responsabilité. Las...

La bonne nouvelle de la matinée, c'est que Yakut m'a apporté mes pantalons repassés, avec un beau pli dont je suis fier. J'en avais marre des fringues informes. Et puis, les gardes ont retiré le plastique des fenêtres⁸⁹: nous avons enfin de la vue! L'horizon s'est soudain élargi.

Encore combien de temps verrai-je ces montagnes? Stefan ne viendra pas avant jeudi. Devrai-je partir tout de suite, ou clore mon mois administratif? Dans ce cas, à quoi bon partir, puisqu'Anna ne sera plus là elle non plus? Nous verrons bien...

⁸⁹ Pour l'hiver, les fenêtres à simple vitrage sont doublées de plastique translucide afin de ménager un tampon d'air entre la vitre et le vent froid. Le printemps commence vraiment lorsqu'on dessille les baies des maisons. Grand moment.

Dimanche 14

Le fait marquant de la journée, c'est que j'ai dîné (à midi, donc) avec le staff, pour ensuite leur proposer un *Camalot*. Déjà mentionné: vous connaissez? Un jeu concurrent du *Grandissime Dalmuti*, mais jouable de quatre à six, quand le second demande un minimum de cinq participants. Un jeu peu encombrant, mais passionnant longtemps, au contraire de la plupart des trucs qu'on nous vend aujourd'hui sous le nom de "jeu". En passant, une grosse bise reconnaissante à Marie & Jean-Valéry qui me l'ont offert juste avant mon départ...

Rencontres de la journée: un trajet accompagné à ma gauche d'un jeune homme tout en longueur, et presque aussitôt poursuivi par le bruit de botte de deux petites filles sérieuses en fichu troué. J'ai ralenti l'allure pour ne pas les faire courir plus que de raison, et nous avons marché tous les quatre en silence, en échangeant des sourires chaleureux mais timides...

Je repensais au temps de Ouagadougou où je considérais que les gens se définissent par leur regard spécifique sur le monde. Celui d'Anna porte moins sur le monde que sur son monde à elle (sinon sur elle-même). Elle voit moins ce qui est que ce qu'elle a décidé de voir. Je suis bien plus préoccupé du regard que peut avoir un médecin: DoktorTanja peut-elle voir autre chose en chacun de nous qu'une somme de muscles et de viscères, attaqués par de méchants *bugs*, qu'elle doit traiter? Je ne suis pas sûr que si je la connaissais mieux, comme je l'ambitionnais, je supporterais qu'elle me regarde! Je préfère mille fois les artistes, si débauchés qu'ils soient, qui cherchent la beauté là où le docteur ne verrait que la fonction! Et Swiss-Kanja? Que voit-elle du monde? Pas la moindre idée: c'est bien là qu'elle est insaisissable...

Et si nous nous offrions une parenthèse bouffe? Je suis sûr comme ça de passionner mon public! Vive l'estomac... Bon. Remarque 1-je n'aimerais pas avoir à passer aux fameuses latrines après moi... Skusez. Remarque 2-le *rice n'beans*, c'est pour le folklore. En fait, nous bouffons du pain, avec des trucs dessus (Obélix, dans *Le combat des chefs*). D'où l'importance vitale des convois de bouffe en provenance de Kaboul. Remarque 3-le pain, c'est toujours une sorte de galette en forme de mandorle (pour les non-architectes, de ballon de rugby, au moins ça ça parle à tout le monde), un peu plus grande qu'une assiette, et pas dégueuse du tout.

Nous pouvons commencer: matin, je bouffe seul, vers 6:00. Si les filles ont cuisiné la veille, je me fais les restes (spagh'-sauce-to!). Sinon, pain, donc, fromage (imitation d'édam, Kiri et *Happy cow*), *prinkles*: voilà pour le salé. En alternance (pour que les goût soient magnifiés), sucré: diverses barres chocolatées, maintenant finies (encore un mois avant le prochain convoi: arg!), nutella (là, y'a du stock), et pêches au sirop. Pour faire passer le tout, beaucoup de thé, et parfois du coca (*sprite* et *tonic* déjà terminés également)... Midi: le cuisinier cuisine (eh oui) un grand plat de riz, et un petit plat de haricots rouges et patates. Personne touche au

premier, mais je me descends la moitié du second: j'adore ça, les haricots aux patates!!! Ça ne m'empêche pas de compléter avec du pain et du sucré comme le matin (s'il n'y a pas en plus des pommes de terres en rondelles frites). Soir, restes de midi s'ils n'ont pas été débarrassés, et re-pain-et-tout-le-tralala. Les filles cuisinent parfois, mais trop tard pour moi. Je préfère manger à 17:00: ça me permet de suivre leurs discussions sans perdre totalement mon temps, et donc sans m'énerver! Mais je reviendrai sur les commérages!

Bon, revenons à notre dimanche: une journée qui s'est terminée comme un roman de la collection *signe de piste*⁹⁰: seul à la maison avec Anna, nous avons reçu un appel radio nocturne des filles qui avaient planté un Toyot' dans le champ de boue devant le bureau. Nous sommes donc partis, bien obligés d'être côte à côte... Une heure durant, nous avons pellé, tiré, attaché, etc. Tous les quatre, et du staff, de passage (dorment-ils seulement??). Ç'aurait pu être l'occasion d'une superbe phrase sur le travail commun qui unit par-delà les dissensions, et la fraternité retrouvée au sein d'une équipe vraiment soudée, et... En fait, je suis rentré avec Kanja, et nous avons vilipendé la façon dont Anna s'était comportée pendant l'opération. C'est pô moi, c'est Kanja qui a commencé!!! Et puis, ce que nous nous sommes dit ne pouvait être qu'objectif, vu qui nous étions...

Bref, nous avons partagé un verre au retour, toujours comme dans un roman, et nous aurions pu nous sentir unis dans l'action, et tout ça. Mais non, Anna a pris une autre boisson que notre *fanta* orange-fluo qui éclaire dans la nuit, et s'est mise à son ordi. Dommage. Quant à nous... Tanja a sorti des dessins qu'elle devait colorier pour un cours pour accoucheuses (comme quand je devais dessiner des capotes au Panamá!). Moi, j'ai fourni mes crayons de couleur *caran d'ache*, et nous avons colorié de conserve pendant une heure. Si ce n'était pas une réconciliation d'équipe, au moins je me suis rapproché des deux filles ce soir-là...

Lundi 15

J'ai passé ma journée à réparer la radio et le système électrique du bureau. Re-Camalot à midi, passionné: les gars accrochent. Coule. Re-coloriage vespéral, cette fois suivi d'un carambole, avec Wafa Bek et Safar Bek (je vous les cite juste pour le plaisir de l'oreille). RàS.

Quelques remarques, tout de même:

1-Depuis que c'est le printemps, des moineaux ronds comme des balles de tennis s'envolent en vrombissant des endroits les plus incongrus: par exemple le couloir entre les deux cours de la maison!

2-Il me revient que j'ai beau m'intégrer ici, je n'ai pas de nom. Tout le monde m'appelle "Lodjistiks", et je soupçonne que pas une demi-douzaine des trente-et-des employés a retenu mon prénom. Il faut dire à leur décharge que les plus anciens ont vu défiler (en cinq ans) exactement dix docteurs, autant de *FieldCo*, etc. Moins de logisticiens, parce que la denrée a souvent manqué ici. Pas loin de quarante personnes en tout. Cette évocation en appelle une autre: à mon arrivée, lapsus, Zuhurddin-le-traducteur m'a présenté comme "laurent, un autre logisticien": même pas "le nouveau log", non, "un autre"! Ça trahit bien des sentiments, un lapsus pareil...

⁹⁰ Collection de romans scouts chantant l'amitié, la lutte contre l'adversité et autres camaraderies franches et viriles.

Bah, depuis j'ai acquis une identité: ils se souviendront de moi comme le logisticien qui n'avait pas plus de nom que les autres mais qui jouait au carambole et leur a laissé un *Camalot*.

3-Quand je marche avec sur le dos le sac-à-ordi (plus pratique qu'en version besace/attaché-caisse), ça fait ouink-ouink: frottement plastique sur plastique des mousquetons des bretelles. Au moins, on me repère de loin! Comme s'il le fallait...

Mardi 16

Beau temps. Mes appareils photo commencent à sérieusement me manquer...

Midi avec les gardes, mais sans *Camalot*. Plusieurs aller-retour au TBc (Tibi-sans-terre): les deux bâtiments se font face à deux cents mètres de distance, par-delà un grand champ qui a été très boueux lorsque la neige fondait. Il fallait alors connaître les passes, et je ne m'y aventurais pas sans un guide. Maintenant, il n'y a plus de neige à si basse (!) altitude, alors je peux traverser tout seul comme un grand.

Soir: les filles papotaient. Elles ont commencé à quatre heures. Elles ont continué tandis que je bouffais à cinq heures. À six je suis allé me doucher et jouer au carambole, et à huit elles parlaient encore! Thèmes notés, en vrac:

- Cas de l'enfant au pénis à opérer.
- Impôts & héritages dans nos (j'y étais encore) pays respectifs.
- Anna qui a voulu changer un texte et attendait des commentaires.
- Critique des docteurs d'AKHS (dont la principale caractéristique, il est vrai, est d'être absents).
- Dent de Nuralam-le-second-traducteur, à arracher, ben oui. Commentaire de Doktor-Tanja: "je serais trop poule mouillée!" Et moi donc!!!
- Radio à l'autre équipe (Faizâbâd) pour avoir des nouvelles de Mirza⁹¹, en vain.
- Tanja qui se plaint qu'elle ne parviendra jamais à se marier, puisque même son régulier n'écrit pas.
- Considérations tendres (ô combien de soupirs!) sur le beau frère de Mirza (sans trait d'union). Possibilité de l'inviter au bureau pour contacter sa famille par radio...
(c'est tout ce que j'ai noté, mais il a dû y en avoir bien plus, pour occuper quatre heures de discussion avachie en grignotant des caramels et des *prinkles*...)

Mercredi 17

Radio de Stefan-de-Kaboul: il est rentré de vacances pour m'annoncé que je rentrais lundi (le 22, dans trois jours). J'ai parlé pendant une heure et demie, me forçant au calme, plutôt que de gueuler, et finalement j'ai pu conclure par un "certes" résigné. Je n'avais curieusement pas envie de me battre... C'est peut-être parce que je soupçonne de plus en plus les filles de me trouver encombrant, elles aussi. Alors pour qui resterais-je? Pour quoi me battre? Pour le staff⁹²?

⁹¹ Le père de l'enfant malformé, en route avec les siens pour Kaboul.

⁹² J'aurais dû avoir la force de répondre "oui", à ce moment-là: c'était la seule bonne justification. Rester pour les gens d'Iskashim, ceux qui venaient me trouver le matin pour discuter, ceux qui me souriaient quand je passais, et surtout ceux qui allaient descendre d'un cran encore dans la misère si nous bâclions notre boulot. Mais voilà, j'étais "première mission", et il y a des choses que je n'avais pas encore comprises...

Et puis, croyez-en ma vieille expérience, on ne sort pas vainqueur d'une lutte contre tant de stupidité amassée⁹³.

Cela dit, vous aurez droit à ma version des faits, puisque eux n'en veulent pas (j'essayerai tout de même de la placer à Genève, tél!). Chronologiquement:

1-Tension entre Anna et moi. Je lui reproche (entre autres) de piétiner mes plates-bandes. Parfois avec emportement, je ne le nierai pas. Au vu des circonstances, je pensais appeler Kaboul pour arbitrer le problème.

2-Autour du 23 février, j'ai appris (presque par hasard, comme d'habitude) qu'Anna avait prévenu Kaboul. Parfait.

3-J'ai attendu, donc, puisque nous étions au moins d'accord pour nous en remettre à eux! Un jour est passé, puis deux, puis trois, puis cinq, puis une semaine: toujours rien.

4-Le 04 mars: Téléphone de Stefan pour moi. Plus de dix jours après qu'il avait été mis au courant de problème, et la veille de son départ en vacances. Dix jours après... Communication merdique (brouillage, je veux dire). Il m'a demandé un email avec ma version des faits. De quels faits??? C'est Anna qui a un problème avec moi: pour ma part, il y a belle lurette que je l'ai évincée, Anna, et qu'elle ne me gêne plus! Bref, je lui ai fait un message pour lui dire poliment de partir en vacances peinard⁹⁴. Note en passant: Anna lirait ce rapport: allez-y vous confier, sachant cela!

5-Le lendemain, J'ai appelé Stefan une heure avant son départ, d'une voiture glacée (pour avoir un minimum d'intimité). Il refuse l'idée pourtant simple de m'envoyer en "R&R" pendant les trois dernières semaines de présence d'Anna ici (deux fois une semaine de trajets pour une sur place!). Motif: "échappatoire trop facile, il faut résoudre le problème au sein de l'équipe". Connard, va!

6-Il est donc parti dix jours se faire bronzer (sisi, c'est la première chose qu'il m'a dite à son retour, mais n'anticipons pas). Aucun contact possible pendant tout ce temps, évidemment.

7-Une fois rentré (plus trois jours pour me faire languir, comme d'hab'), il m'a appelé pour m'annoncer mon retour sous cinq jours.

Bilan:

1-Je ne suis toujours accusé de rien, sinon par Anna! Par contre, je dois rentrer... Par précaution. Parce que dans l'ignorance, nos chefs préfèrent faire rentrer tous les inculpés⁹⁵.

2-Il n'y a jamais eu *confrontation* d'opinions. Selon Stefan, le rôle du *FieldCo* est de veiller à l'ambiance au sein de l'équipe... Certes, mais quand c'est avec ce même *FieldCo* qu'il y a un problème, si on prenait d'autres avis, hein?

3-Il n'y a donc jamais eu *terce personne*, rôle que j'attendais de notre autorité commune. J'ai été "condamné" sur la seule opinion d'Anna. "Seule maîtresse à bord après Dieu." Vive la marine.

Que Stefan ait été injuste, c'est essentiellement son problème, mais ce qui m'horripile c'est qu'il est persuadé d'avoir bien agi⁹⁶!

⁹³ Ça, par contre, je ne le nierais pas! C'est ma seule excuse.

⁹⁴ Non, je ne suis pas diplomate. Mais par contre, on ne me reprochera jamais d'aussi énormes erreurs de gestion d'équipe que ce que je retiens contre Anna et Stefan. Je sais gérer mon staff, moi. Merde.

⁹⁵ Et aussi, je l'ai appris par la suite, parce que si j'étais resté, et comme Anna parlait de toutes façons, ça aurait pu être perçu comme une victoire de moi sur elle. Et il fallait la ménager! Comme si une telle "victoire" avait pu avoir la moindre valeur à mes yeux!!!

⁹⁶ Et puis, aurait-il eu la même démarche si Anna n'avait pas été son amie?

Fin de mon réquisitoire⁹⁷ ...

La journée a pris un goût de "derniers jours" (cinq, donc). Je me suis donc adonné plus que jamais à notre troisième *Camalot*, qui, je crois, les a définitivement conquis (je le leur laisserai, ça leur fera un souvenir de "Lodjistik"). Retour au *Résurrection* de Tolstoï: magnifique dans sa démonstration du système judiciaire comme défenseur de l'ordre établi et des privilèges acquis. Comment ça, c'était de circonstance? Un peu, mon n'veux! Ah, ce Tolstoï et ses "satisfaits" qui se sont construit de toutes pièces une vision du monde qui apaise leur conscience. Que n'ai-je découvert ça il y a des années?

Chante *P'tit voleur* de Renaud.

Pour finir cette journée un peu particulière, je suis retourné pour la dixième fois jouer au carambole avec les deux gardes. Pour accompagner Djuma-aux-grandes-oreilles, il y avait cette fois Ramazan, un gars qui a conquis les filles parce qu'il est grand, maigre, musclé, travailleur, infiniment travailleur, infiniment reconnaissant, et, surtout, parce qu'il est... pauvre! Tout simplement. J'ai déjà dit que je renonçais à comprendre les femmes. Conformément à mon humeur, nous avons joué avec passion, nous avons fou-ri avec délectation, et au moment de nous quitter, nous nous sommes claqués dans le dos, gauchement, à défaut de mieux, aussi incapables les uns que les autres d'exprimer nos sentiments. Pouvaient-ils deviner que c'était une des dernières fois?

Je me suis couché un peu triste, tout de même. Quitter tout ça? Déjà?...

Jeudi 18

C'était hier: j'ai donc commencé ma nouvelle vie ici, qui consiste à préparer discrètement mon départ (je ne veux pas imposer au staff des adieux pour un gars resté moins de deux mois⁹⁸). Comptage de fric pour les salaires de la fin du mois, rapports pour un éventuel successeur, division stricte entre "boulot à terminer", et "boulot à laisser tomber"...

Tiens, Anna m'avait demandé de lui rapporter en détails mes activités (une forme de flicage comme une autre, je vous ai dit que j'avais décidé de tout supporter). Je peux donc vous donner un aperçu de mon activité de la semaine:

13 mars: règle les avances sur trésorerie du cuisiner - leçon d'informatique orale (à défaut d'ordinateur) - prépare de nouveaux profils de poste, pour le staff: une lubie d'Anna - correspondance avec Kaboul (mes chefs directs, Martin et Maria) - retour de vacances d'Ismatullah-mon-bras-droit - labellise des dizaines parmi des centaines de clefs qui traînent partout

14 mars: gère les *waybill* (preuves de transport) - re-clefs - organise les rotations des trois bagnoles - TBc avec Ismatullah, longtemps: travaux à commencer enfin - email à Maria (admin') - commence à toucher au système électrique du bureau - change le générateur de la maison (et ça marche!)

15 mars: toute la journée à bidouiller le système électrique du bureau, dans le but de faire marcher la radio (encore une fois avec succès)

16 mars: vérifie ma nouvelle installation - prépare une liste de ce que doivent contenir les boîtes à outil des bagnoles - re-explications à Ismatullah de ce qu'il y a à faire au TBc - prépare des kits (je ne sais plus lesquels) - discute puis paye le propriétaire du bureau que ça arrangerait bien d'avoir l'argent maintenant et non à la fin du mois⁹⁹ - range un peu le stock de

⁹⁷ Ça fait du bien.

⁹⁸ C'était une erreur. Je les ai blessés.

⁹⁹ Avec accord d'Anna, bien entendu.

la maison - prépare des brûleurs pour les gardes (qu'ils puissent cuisiner sans avoir besoin d'un poêle) - bidouille le chargeur qui avait lâché au bureau. Diagnostique: mort

17 mars: range et classe mon bureau - re-prépare des *waybills* - gère des problèmes de rotation du staff, en direct (animé!) - Sors une énième feuille *excel* avec ces mêmes rotations pour les jours à venir - prépare la journée d'Ismatullah - file du fric à Nuralam-le-deuxième-traducteur qui a des courses à faire pour le TBc - prépare une feuille *excel* de gestion des avances - ordi qui plante, le con! - radio de Stefan (ce fameux contact: je considère comme temps de travail!) - vérification détaillée d'une première caisse à outils, avec essais et tout - préparation du trajet à Faizâbâd du lendemain

18 mars: organise mon départ - aide Ismatullah à s'organiser pour la semaine de construction qui vient - prépare ma fin de mois (qu'au moins le staff soit payé, le reste je m'en fous!) - fais mes comptes - prépare mes deux rapports de fin d'activité - envoie à Martin une commande - compte le fric et envoie à Maria une demande de fonds

Et voilà! Aujourd'hui c'est Djuma.

Quoi d'autre, pour hier? Je suis aussi allé au marché avec Ismatullah-qui-ne-parle-pas-anglais, faire des courses de souvenirs. Suis resté un peu à grignoter des pois chiches grillés avec son fils qui tient son échoppe.

Retour: poursuivi par une petite fillette en rouge très rouge et fichu noir. Elle a couru pour m'accompagner de fort près, en souriant très fort.

J'ai presque fini *Résurrection*. Tolstoï est magnifique, rousseauiste dans son opposition entre la noblesse des sentiments adolescents et la bassesse de ceux qui ont "trouvé leur place", c'est-à-dire qui ont fermé les yeux. Tolstoï éveille en moi ce temps où j'étais fondamentalement généreux, où j'étais vraiment vivant, où je croyais encore en l'homme, au bien, à la vertu, où je m'engageais corps et âme sans même m'en apercevoir, alors qu'aujourd'hui je suis un peu perdu. Quel con m'avait dit que Tolstoï n'avait plus rien écrit de bon après *Anna Karénine*?

Le soir, je me suis retiré tôt après mon carambole rituel (Djuma et Abror-Tom-Cruise, qui a l'air fatigué lui aussi): j'ai piqué aux filles leurs systèmes son, et je me suis écouté un cadeau d'Ed-de-Nancy que je gardais précieusement: *Broken China* de Rick Wright (Pink Floyd). La longue descente en dépression de sa femme, et la pénible sortie des enfers. Un bijou...

La journée d'hier a été marquée par la présence d'Antonio¹⁰⁰, avec qui je devrai repartir lundi. Antonio, Italien lui aussi¹⁰¹, est coordinateur médical à Kaboul, ce qui signifie qu'il tient le même rôle auprès des filles que Maria et Martin auprès de moi.

Mais ça a commencé sans lui, par un chouette petit déj' avec les deux filles. Savent-elles que je pars? Et que je pars si tôt? Et, aussi, s'en réjouissent-elles vraiment? De toutes façons, ce n'était pas à moi de le leur annoncer.

Ensuite, nous sommes parti pour une grande balade à cheval, Antonio et moi. J'ai eu peur, par moments, qu'il veuille me "parler", puisque visiblement il est là pour ça aussi. Ce n'était pas le moment. Vent très fort, fond de vallée parfois désertique, qui ne pouvait pas ne pas évoquer l'Atakama tel que je l'imagine¹⁰²...

Et ensuite, nous sommes allés tous les cinq (comptez!) dîner chez Mamad'ali, notre cuisinier (gag!). À défaut de conversation, nous avons tous regardé les enfants jouer. En fin d'après-midi, DoktorTanja a interrompu ma rédaction de la version anglaise de ces "Carnets" pour que nous allions cuisiner un cake renversé aux pommes. Sympa.

Et puis...

Antonio a demandé à me parler dans sa chambre.

Bon.

Nous avons parlé trois heures durant, et nous aurions pu continuer longtemps. En fait, c'était la première fois que je pouvais *discuter* depuis trois mois. Et ces "Carnets" qui ne passaient pas n'ont pas arrangé la solitude intellectuelle dans laquelle je me suis embourbé ici, à défaut de point de vue extérieur...

Il m'a donc fallu affiner ma définition de la situation.

Nous avons surtout été victimes d'une erreur de programmation: nous étions quatre alors qu'il y avait à peine du boulot pour trois. C'est sur Anna et moi que c'est tombé qu'"il ne peut en rester qu'un"¹⁰³...

Ensuite, j'ai eu tort de ne pas informer Kaboul de ma version des faits, d'attendre d'eux qu'ils enquêtent (ce que moi j'ai fait les deux fois où j'ai eu du staff à responsabilité!). Ça a laissé toute latéralité à la version d'un laurent-fouteur-de-merde de s'installer dans les esprits. Il semblerait que même Maria et Martin sont contre moi maintenant! 'Fallait le faire! Tout de même, ça me déçoit d'eux.

¹⁰⁰ Déjà vu. Celui qui m'a délivré les paracétamols que DoktorTanja me refusait.

¹⁰¹ Comme Anna, je veux dire.

¹⁰² J'ai des photos de cette plaine de poussière noire ceinturée de montagnes infinies, avec, au premier plan, les oreilles de ma monture.

¹⁰³ Reprise un peu lointaine du "s'il ne doit en rester qu'un" de Victor Hugo. On pensera peut-être plus pertinemment au film *Highlander*.

Antonio m'a dit que les filles avaient encore en tête le jour où je leur ai dit que j'aimais mieux être seul qu'entendre leurs considérations sur la gonorrhée. Sorry.

Et puis, je rentre, c'est un fait, mais Antonio a également beaucoup parlé de la suite: d'abord que MSF devrait m'offrir une "seconde chance", sans arrière-pensées. Si c'est "sans arrière-pensées" en effet, je prendrai, mais si je sens de la suspicion, j'irai voir ailleurs, ou peut-être simplement dans une autre section.

Antonio a aussi fait remarquer que vue mon attitude avec le staff, j'étais plus fait pour le "développement" et ses missions d'un an ou deux que pour l'urgence médicale de MSF et ses missions de trois à six mois. Pas faux! Brèfle, encore quelques tentatives avec MSF, de toutes façons c'est une excellente référence, et ensuite je reviendrai en Afghanistan avec une autre ONG (toutes cherchent du monde maintenant que le pays est à reconstruire).

Voili-voilo. J'arrête: aujourd'hui, c'est le premier jour du printemps, et commence la saison du buskashi! Il est temps de penser à petit-déjeuner...

Cette fois, je suis bel et bien parti, sans pour autant savoir quand j'arriverai! Rétrospective sur ces trois derniers jours...

Samedi 20 (férié)

Les autres dormaient encore. Ismatullah est venu à la maison m'annoncer qu'il n'y avait pas buskashi aujourd'hui. Zut. Bon, nous sommes partis ensemble, lui parce qu'il allait au bazar, moi pour le bureau. Bossé.

DoktorTanja est passée me voir en fin de matinée. Visiblement elle avait à me parler. Moi, je comptais du fric, après lui avoir demandé permission de continuer. Elle tournait, tournait, tournait autour du pot. Que pouvait-elle bien essayer de me dire? Que j'aurais dû m'excuser? Oui, mais ce n'était pas seulement ça. Que c'est dommage? Oui, certes. Ah, cette fois ça y est: elle essayait de me dire qu'elle avait tenté de m'aider, elle aurait voulu que je lui parle, avant qu'il soit trop tard, que je ne sois pas seul à porter le poids du monde (tintintin...).

Ah.

Ben merde alors: si je m'en étais douté! Encore une incompréhension à afficher au tableau! Que je sois damné si j'avais deviné que cette même DoktorTanja qui avait refusé de me soigner contre la fièvre avait également tenté de m'aider à ne pas écraser Anna. Bon, ben la prochaine fois tu t'exprimeras plus clairement, d'acc'?

Et puis... Elle est mignonne, mais tout de même: nous ne sommes pas amis! Elle ne sait rien de moi, elle ignore même que j'ai deux sœurs que j'aime, et j'en connais à peine plus d'elle: qu'avons-nous à partager? Pourquoi me serais-je confié à elle? J'ai bien essayé de trouver un intérêt à leurs considérations sur le goitre, comme elle a bien tenté mes jeux, mais en vain. Nous n'avions rien à nous dire. Mais ça, je me suis abstenu de le lui faire comprendre, j'ai appris la leçon¹⁰⁴.

Et puis, elle est partie et mon ordinateur a planté. Pendant une heure, j'ai eu très peur et j'ai cru que j'avais tout perdu: le début de ce "Carnet" et tout mon boulot de fin de mois... Mais j'ai pu récupérer les données. C'était presque la fin de tout! Je me serais effondré. Ensuite, après-midi peinard, limite morose. Kanja malade¹⁰⁵, Tanja de sale humeur après sa discussion avec Antonio (elle aussi!). Voire même franchement glauque: heureusement qu'il y avait du boulot et du Tolstoï!

¹⁰⁴ En général, je suis plutôt liant, et je m'attache facilement. Corollairement peut-être, je ne vais pas chercher les amis à tout prix! D'autant que là, j'avais des amitiés fortes parmi le staff.

¹⁰⁵ Kanja n'était pas le genre à en faire étalage, mais ça se sentait au niveau de sa sociabilité.

Soir. Nous nous sommes retrouvés seuls tous les deux, DoktorTanja et moi. Elle a sorti ses dessins à colorier (les derniers), et je suis allé chercher mes *Aquacolor*. C'était l'occasion de reprendre notre discussion plus ou moins interrompue par Swiss-Kanja ce matin.

Rien que pour me donner tort, Tanja a commencé par me faire parler de photographie, c'est-à-dire de quelque chose que j'aime, enfin! Je lui ai raconté l'appareil hérité de mon grand-père et parfois réparé de fortune, l'affût des lumières, le calcul des cadrages toujours en focale fixe, le regard qui s'aiguise, et mes balades du matin enchantées par les photos à prendre un jour... Voilà ce qu'il manquait pour faire germer un tout début d'amitié: un peu d'émotion dans ce dont nous parlions!

Ensuite, elle m'a expliqué son problème avec Antonio, c'est-à-dire *son* problème: force m'a été de constater que je n'étais qu'un de ses problèmes ici! C'était à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle... J'espère que sa situation se rétablira.

Enfin, il a bien fallu que nous revenions à mon histoire. Elle m'a prié de (ou elle m'a montré tout ce que j'avais à gagner à) ne pas être arrogant. Bon. De toutes façons... Bah. Et puis, j'ai tenté de lui faire comprendre pourquoi je ne regrettais pas mes actes, pourquoi je les revendiquais malgré la claire conscience que j'ai aujourd'hui des erreurs que j'ai pu faire. Je crois qu'elle m'a compris, ou du moins a-t-elle voulu avoir compris. C'était une chouette soirée.

Dimanche 21 mars

Le lendemain était mon dernier jour. Il a fallu que ce soit celui-là où j'ai reçu la meilleure nouvelle que je pouvais espérer depuis le début de l'année (un message du Congo¹⁰⁶). Ajoutez la neige qui s'est mise à tomber et les gardes qui m'ont invité à partager le *Shir tchai*¹⁰⁷ de leur petit-déj', c'est peu dire que la journée commençait bien.

Cela dit, les plus espiègles auront repéré la contradiction: d'un côté, la neige, de l'autre, le fait que nous avons retiré le poêle de mon bureau... Je me suis pelé toute la journée! Il a même fallu que j'aie parfois tenir compagnie à Antonio qui bossait dans une autre salle.

Dernier *Camalot* ok-sans-plus. Dernier cours d'info: tout *Word* en une heure! Du moins, les bases. Ça en fait, à digérer! Les pauvres ont eu le courage de me remercier. À eux deux, je ne pouvais pas cacher mon départ du lendemain, mais ils ont été coule, ils n'ont pas commenté.

Retour: Tanja a conduit, et faisait semblant d'avoir très peur d'elle-même au volant du tank blanc. Ensuite, ça a blablaté à trois, plutôt sympa, en grignotant. Vers 19:00, les filles ont "proposé" un ascenseur. Les guillemets, c'est pour signifier que c'est venu d'elles, mais que c'était pour me faire plaisir (et, ma foi, c'était réussi). Plutôt rigolo. Je me suis fait bombarder de bonbons chaque fois qu'elles perdaient. Bref, soirée à trois, réussie. Puis Kanja est allée se coucher, toujours malade (d'où le fait que je parle moins d'elle: n'allez pas imaginer que parce qu'elle est moins jolie... hein!).

21:30, carambole. Abror-Tom-Cruise, et le jeune Jumakhon (ou Safar Bek, il a deux noms). DoktorTanja nous a rejoints un moment. Re sympa-sans-plus. Et puis, nous sommes dit bonne nuit, un peu gênés car tout était dit et c'était bien dommage, et je suis allé préparer mes bagages (il était temps!).

¹⁰⁶ J'avais écrit "du Congo" par pudeur, pour ne pas mettre "de femme"... Une femme dont j'ai attendu des nouvelles bien longtemps, c'est un euphémisme.

¹⁰⁷ *Shir* = lait, *tchai* = thé. Il s'agit de thé au lait *salé* dans lequel on trempe du pain en guise de petit déj'. En fait, n'oubliez pas un thé, mais bien une soupe au lait. De ce point de vue-là, c'est exquis.

Lundi 22 mars: Iskashim - Baharak.

Nous sommes donc bel et bien partis hier, Antonio et moi. J'ai décollé pour le bureau avant que les autres se lèvent, comme à mon habitude, histoire de passer du temps avec le staff. Ils étaient pas mal à être là, tous un peu gênés par la brusquerie de ce départ (on le serait à moins!). Les traducteurs m'ont apporté des petits cadeaux, et quand il a appris la nouvelle, stupéfait, Ismatullah, mon cher Ismatullah est allé m'acheter... des chaussettes! Nous nous sommes embrassés très fort: ça fait du bien. Ces gars sont vraiment géniaux. Je crois qu'au moins le vieil ange Saidmahbatcha et le fidèle Ismatullah étaient émus. Mais guère plus que Quadir-le-chauffeur-au-visage-si-mobile, ou Djuma-les-grandes-oreilles, visiblement touchés eux aussi...

En embrassant les filles, je n'ai pas pu ne pas me faire remarquer que c'était notre premier contact physique, puisque nous ne nous donnions même pas la peine de nous serrer la main...

Fouette, cocher!

La longue descente sur Baharak était un voyage vers le printemps: j'ai aperçu les premiers arbres moussus de blanc ou de rose, puis les premiers champs verdissant, avant d'arriver aux grandes étendues de ce vert si tendre dont le jeune printemps a le secret... Je mangeais du vert de tous mes yeux. Que c'est beau!

À mi-chemin, nous avons changé de voiture avec une qui venait de Baharak. En anglais, on dit un *kiss movement*, et c'est vachement mignon. En fait de *kiss*, nous avons serré la paluche à Simon, qui montait se reposer une semaine. Simon, c'est le gars qui a une guitare et des livres de chant: ça m'a fait chier de ne pouvoir que le croiser... Et puis, nous avons aperçu mon premier yak. Drôle de bête, si puissante, si paisible. Je crois que ça me rappelle un peu la vue d'éléphants...

Notre nouveau chauffeur, que je ne connaissais pas, était sombre de peau (comme les Indiens), et triplement crochu: du nez, d'abord et bien sûr, mais aussi de la lèvre supérieure, qui dominait l'autre, et enfin de la barbe dont la pointe visait la pomme d'Adam.

Baharak. D'abord accueilli par deux filles que je connaissais, Deepa (Américaine, métis) et Norma (Colombienne). Elles m'ont accueilli en me trouvant changé, en mieux bien sûr, voir que je ressemblais à chaïplus quel acteur. Ça a fixé l'ambiance: conviviale, presque charmante.

Et Brice est venu proposer une balade. Brice est Lyonnais, rêveur, tendre et doux derrière sa grosse barbe blonde et ses cheveux longs: un gars comme on n'imagine pas en rencontrer dans le monde des ONGs mais plutôt en retraite dans les Causses, à traire un maigre troupeau de moutons. Nous avons commencé par parcourir le bazar à la recherche de chocolat, puis nous avons erré dans les faubourgs. C'était la première fois que je voyais ici des vélos, mais, pire encore, j'ai rencontré des gamins qui poussaient des cerceaux avec une baguette, comme dans une image d'Épinal¹⁰⁸. Ça, en vrai, je n'avais jamais vu!

Antonio a parlé de carambole, alors nous sommes allés piquer celui des gardes, et Norma nous a étonnés! J'ai aussi bien ri de ses *jmiercoles!* qui lui évitaient de dire "merde!" Sacrée Norma. Ça faisait plaisir de voir des gens comme ceux de Baharak. C'est là que je me suis rendu compte de combien j'avais été isolé pendant trois mois, combien une bête conversation

¹⁰⁸ Les Taliban interdisaient toute forme de jeu. Les cerfs-volants d'Iskashim et les cerceaux de Faizâbâd étaient donc révolutionnaires.

me manquait, combien parler avec des gens simplement bienveillants me faisait défaut. Oui, il aurait fallu nous arracher de force à Iskashim, de temps en temps...

Nous avons mangé, puis Brice a proposé que je l'accompagne chez AKHS-qui-nous-remplace-là-haut. Deux filles, et un Pakistanais qui nous a accueillis avec un *Bloody mullah* qu'il veut copyrighter: moitié jus de grenade, un quart vodka, et un quart jus de citron... Ça a lancé la discussion: en fait, le *bloody mullah*¹⁰⁹ m'a boosté grâve: je n'ai pas laissé le pauvre Brice en placer une de toute la soirée!

Nous avons parlé de rafting, de ski et de grimpouille, et d'AKHS là-haut (bien des gens que nous connaissons en commun!) et leurs discours trop longs, et du Tadjikistan de l'autre côté de la rivière, et de tout le vin que ne n'avions pas bu à Iskashim, et du piano à cocktails de Vian, et de Deepa bourrée, et, et, et... Quelle différence avec la liste des sujets de discussion des filles là-haut? Je ne sais pas, mais ce soir-là, j'ai pris un plaisir que je n'avais jamais trouvé à Iskashim. Mais sont-ce vraiment les sujets qui diffèrent, ou plutôt les personnes? En tous cas, à Iskashim, nous avons moins ri en trois mois que là en un soir!

Pour finir, Brice et moi avons "demandé la route". Nous avons réussi à marcher droit malgré la boue glissante, et nous nous sommes couchés dans le compound déjà silencieux depuis longtemps.

J'ai cependant eu bien du mal à trouver le sommeil: je ne cessais de penser à ce contact radio avec Maria-de-Kabul. Elle voulait m'expédier vendredi (dans quatre jours!!!), alors que j'avais prévu de prendre mon temps: merde, j'étais en vacances, quoi! Au ton de sa voix, elle était visiblement contre moi. Ça confirme les rumeurs qu'elle et Martin m'ont définitivement classé parmi les personnes dont il faut se débarrasser, et ce toujours sans m'avoir vu. Merde, ce coup-ci, ça m'écrase. Je pensais pourtant un fameux petit paquet de bien de ces deux-là... Quelle différence entre cette hostilité et l'équipe de Baharak qui m'a pris comme je suis, m'a apprécié, et a su me le faire comprendre!

Plus ça m'épuisait, moins je dormais. Si Antonio ne me file pas un coup de pouce, je ne lutte même plus pour mes vacances. Trop de connerie, c'est trop. Vaincu. Je ne me débats plus...

¹⁰⁹ Je crois plutôt que c'était le public féminin, à la réflexion. Il y avait bien longtemps qu'une femme ne m'avait pas regardé gentiment!

Bon, me voilà déjà arrivé en Suisse... Voici la fin de ce voyage de retour de (tout de même) six jours!

Mardi 23 mars

Ce matin-là, je me suis levé dans ma petite chambre de Baharak. Brice-le-Lyonnais-tombé-du-ciel est assez vite venu prendre son petit déj', et nous avons pu pas mal discuter avant que les autres s'éveillent... Nous avons parlé de ce qui compte pour nous, moi de mes amis, lui de sa femme qu'il aime autant et plus que peut aimer un homme. J'ai aimé la lueur dans ses yeux au moment de nous serrer la paluche pour nous dire "au revoir"...

Norma et Deepa m'ont également gratifié d'un *hug* reconfortant, et je me suis retrouvé face à Farzunah. Vous vous souvenez, la jolie traductrice d'Iskashim, partie alors que j'arrivais à peine. Eh bien non seulement elle ne m'avait pas tout à fait oublié, mais encore elle se confondait en remerciements pour la demi-heure que j'avais consacré à lui apprendre à taper à dix doigts (sur clavier, s'entend). Elle me parlait de tout près, de trop près, presque, et avec chaleur. J'étais touché, mais je n'ai pas osé faire plus que lui tendre la main. Allez comprendre les Afghanes: hier encore, une employée de Baharak¹¹⁰ a refusé cette même main que je lui tendais. Depuis, je me méfie des impairs...

Deepa, Brice, Norma: dans la Toyot', je pensais à ces trois expats qui m'avaient accueilli, qui m'avait aimé comme j'étais, qui m'avaient jugé sur ce qu'ils voyaient, et non sur ce qu'on leur disait... Ben, putain, ça tartine de baume le cœur!

Sur la route de Faizâbâd, nous avons dépassé des dizaines de chevaux, en petits groupes, qui se rendaient au premier Buskashi de l'année dans ce lieu légendaire: le buskashi de Faizâbâd est parmi les trois plus réputés du pays (donc du monde!)¹¹¹. Les paysages s'enchaînaient, plus magnifiques les uns que les autres. Le printemps continuait sa croissance accélérée. Mais ça ne m'a pas empêché de piquer du nez¹¹²!

Toute l'équipe étant à Baharak, il ne restait qu'un seul expat' à Faizâbâd: Volker, le nouveau chef de mission, qui remplaçait Mike-le-Canadien. Volker est Allemand, grand, large, gris de poil: c'est un vieil ours fidèle à MSF depuis pas mal de temps. Nous avons dîné tous les deux, Antonio ayant autre chose à faire. Ce Volker m'a plu: si seulement il était venu un mois plus tôt! Il avait la capacité à éviter notre histoire de dégénérer. C'est lui qui avait envoyé Simon-et-sa-guitare à Iskashim parce qu'il le trouvait fatigué, et c'est lui qui voulait

¹¹⁰ Pas d'Iskashim, où les mœurs étaient bien moins strictes.

¹¹¹ Grand équipages: selles brodées, vêtements neufs, pompons, grelots, sourires.

¹¹² Je dors toujours en voiture, quels que soient route et chauffeur. Ce qui explique peut-être que je ne conduise pas moi-même...

inviter toute l'équipe de "là-haut" pour lui faire changer d'air: j'étais bien placé pour savoir combien, sans l'admettre, elle en avait besoin!

Volker est ami avec François-qui-va-remplacer-Anna, et à eux deux, il vont faire un boulot du tonnerre! J'aurais voulu connaître ça... En attendant, Volker me racontait que le fameux canard du compound de Faizâbâd sortait d'une dépression survenue le jour où sa canne de compagne s'était fait lapider par les gamins du quartier. L'équipe s'était relayée pour nourrir le pauvre canard seul au monde: personne n'avait jamais vu un animal dépressif.

Le compound sent la sauge. C'est formidable.

Vraiment padbol d'avoir à partir!

Ensuite, je suis allé assister à mon premier buskashi. Je n'ai pas été déçu: à peine arrivé, je me suis retrouvé dans cette partie de la foule dans laquelle un cavalier avait trouvé bon de chercher refuge! Il nous a fallu courir pour éviter de nous faire piétiner. Le buskashi est sans doute l'un des rares sports où le spectateur s'épuise! Au bout de deux-trois courses-poursuites, de guerre lasse, j'ai rejoint l'éminence abrupte d'où les moins risquophiles se tenaient à l'abri (relatif) du combat de chevaux. Là, un de ces Afghans magnifiques, en pleine force de l'âge, m'a pris sous son aile (et, physiquement, sous son bras), et m'a fait une place. Tous me monde alentour riait de nos tentatives d'explication, et je suis devenu part intégrante du spectacle, autant (mais d'une autre façon) qu'auparavant lorsque je courais devant les chevaux excités!

À mon retour, m'attendaient Stefan-le-big-boss et Claude, encore plus big boss, débarqué de Genève. J'ai serré la main de Stefan. Son sourire était franc. Nous sommes rentrés en causant: il s'ingéniait visiblement à rendre la conversation sympathique. J'ai joué le jeu, estimant que c'était sincère. Le message était clair: nous avons rendez-vous pour discuter "tout ça" le lendemain, et d'ici là, pas de raison de nous comporter en ennemis, tout au contraire.

Un Hasan est venu bouffer avec nous ce soir-là: un pur Français d'Afrique du Nord, avec un accent invraisemblable et un mot sur deux dans notre langue, comme on croit qu'il n'en existe que dans la littérature de bas étage. Nous avons donc passé une excellente soirée à six mecs. Je récapitule: Stefan-le-Suédois-de-Kaboul, Claude-de-Genève, Hasan-le-Français, Antonio-l'Italien, et Volker-l'Allemand. Je me suis régalé de nos heures de discussions sur la politique, le positionnement de différents acteurs, la guerre, des considérations sur le pouvoir, les factions, les journaux: nous frisons sans cesse les limites de la philosophie. Un régal. Incroyable comme ça me manquait, une discussion de mecs¹¹³!!!

Mercredi 24 mars

Tôt le lendemain, je suis parti me balader une bonne heure en longeant un de ces canaux qui doublent la rivière sur les hauteurs. J'étais seul avec la rumeur de la rivière dans sa pleine force, qui enserrait entre deux bras un gros rocher sur lequel le potentat local avait fait ériger sa forteresse. Le soleil descendait peu à peu le long des flancs des montagnes comme une main douce et aimante. Les couleurs s'échauffaient, les ombres se contrastaient. La brume restait pourtant maîtresse des lointains. Au moment de rebrousser chemin, j'ai entendu un joueur de pipeau, mais je n'ai pas pu le repérer. Les notes s'envolaient sans origine, comme si toute la vallée exhalait ce petit son aigret. C'était un beau matin...

¹¹³ Je ne dis pas ça par machisme, c'est juste que j'en avais été sevré pendant trois mois! Est-ce que ça ne manquerait pas à d'autres de pouvoir parler chiffons, ou que sais-je? Moi, j'ai besoin de parler philosophie, idées, principes, politique, etc.

Puis nous nous sommes assis autour d'une table avec Stefan & Claude. Ils m'ont écouté sans trop m'accuser. Peut-être même m'ont-ils compris? Stefan a pris mes explications sur nos incompréhensions comme des "excuses" qu'il "acceptait". Bon. Je n'allais pas le corriger! Bref, plutôt constructif, comme discussion, mais par contre ils ont refusé toute digression par rapport à mon plan de vol: décollage vendredi (surlendemain), sans fautes et malgré notre droit théorique à la flânerie de retour (pendant un mois). Bon. Je n'avais toujours pas envie de me battre, alors j'ai dit oui... En regrettant Botir, mon ami Tadjik que je ne reverrai pas de sitôt.

Padbol, notre avion n'est pas parti ce jour-là (problèmes techniques). Je suis donc retourné au buskashi, cette fois avec eux deux, et non sans calculer que je n'aurais guère de temps à Kaboul pour débriefer avec Maria & Martin, et donc encore moins pour me connecter enfin à Internet! Bon.

Nous arrivions à peine que nous avons assisté à l'une des plus formidables péripéties du buskashi de la journée: celui qui tenait la carcasse de bouc s'est rué en bas d'un talus d'une vingtaine de mètres en pente raide, aussitôt poursuivi par deux cents autres chevaux. Difficile de ne pas penser à la charge des lanciers (dragons?) des *Misérables*. Nous nous sommes une fois encore installés à l'abri, et j'ai tiré mes jumelles. La violence de ce jeu (en est-ce seulement un?) m'a fasciné. Je n'ai pas encore décidé si j'aimais ou pas ce combat sportif, mais je ne peux pas nier que j'aurais manqué ce spectacle pour rien au monde...

Quand tout a été fini, j'ai été abordé par mon protecteur de la veille, qui, avec un sourire, m'a offert un œuf dur avant de s'en aller. Comme ça, pour rien, ou plutôt pour le plaisir, ce qui est peut-être la seule raison à ne pas être vaine. Je n'ai pas pu le remercier.

Deuxième soirée entre hommes. C'est en écoutant nos propos sur les femmes (tout de même!) que je me suis forgé l'aphorisme suivant, un peu en réaction à nos propos: "Avant ses vingt-cinq ans, d'une femme, c'est le visage (ou le corps!) qu'on regarde; après vingt-cinq ans, ce sont ses yeux, son vécu qui la rendent belle."

Je me suis retiré quand ils ont sorti les films d'action, j'ai fini mon Tolstoï, et j'ai décaché deux lettres, dont une mystérieuse d'une amie chère en mission ailleurs. Par Tolstoï, j'étais acculé à comparer l'adolescent enthousiaste que j'avais été avec ce que j'étais devenu. Quant aux lettres, elles libéraient les bilans longtemps contenus, retenus, repoussés, de ce que j'avais à offrir à une éventuelle compagne. Qu'étais-je? Qui étais-je? Qu'avais-je à proposer, à offrir? J'ai listé mes échecs, déconvenues et tribulations, en terminant par l'Afghanistan et l'Afrique¹¹⁴, en commençant par ceux de l'étudiant en architecture de Marseille¹¹⁵ et de Manchester¹¹⁶, et en passant par ceux du jeune diplômé (tout de même¹¹⁷) en Corse¹¹⁸ et en Finlande¹¹⁹... Errances? Ai-je été trop présomptueux d'avoir voulu marcher si seul? Depuis combien de temps n'ai-je plus connu de détente totale, innocente? Oui, depuis combien de temps est mort l'innocent en moi?

Je ne pouvais pas ne pas repenser à cette gravure de *L'île mystérieuse*, le premier vrai livre que j'ai lu, celui qui a acquis à la littérature le gamin de dix ans que j'étais alors¹²⁰, où le vieux

¹¹⁴ Révolte contre l'administration.

¹¹⁵ Projet incompris.

¹¹⁶ Avec ma technicité, j'étais aux antipodes de la culture architecturale anglaise, théorique et conceptuelle.

¹¹⁷ À l'inverse, diplôme philosophique corrigé par des praticiens.

¹¹⁸ Désaccord de caractères.

¹¹⁹ Employeur débordé.

¹²⁰ Je suis passé de *Oui-oui part en vacances* à Jules Verne avec pour seule transition *La nuit des temps* de Barjavel! J'avais exactement neuf ans.

Capitaine Némoto se remémore les navires coulés, les crimes commis contre cette humanité si méchante: "Ai-je eu tort? Ai-je eu raison?"

Ai-je eu tort ? Ai-je eu raison?...

Jeudi 25 mars

Le lendemain matin, j'ai refait la même balade que la veille, mais sans entendre de pi-
peau, et je suis arrivé juste à temps pour prendre congé de Stefan & Claude qui continuaient
en direction d'Iskashim. Cette fois, l'avion a bien volé (et j'ai dormi tout du long), et nous
avons débarqué à Kaboul.

Premier choc: au débarquer, une Latino-américaine qui s'entretenait en allemand avec
les pilotes, vêtue de *jean* et d'un t-shirt jaune qui, sans la mouler, ne cachaient pas ses formes
généreuses... Ben croyez moi ou pas, je ne m'étais pas rendu compte de combien Iskashim
m'avait fait d'effet!

Second choc: la demi-heure de katkat à travers la ville, en klaxonnant sans discontinuer,
et en poussant du pare-buffle les taxis jaunes et les charrettes des vendeurs de rue encore en-
fants. Quelle misère! Iskashim était pauvre, sans doutes, peut-être même plus que ces gens-ci,
mais je n'y ai jamais vue de misère. Ça m'a rendu triste, soudain...

Il ne restait que quelques heures pour débriefer avec Maria et Martin. Contre mes atten-
tes, ils ont été charmants, positifs, sympathiques... Les seules critiques que j'ai pu leur arra-
cher sont que Maria trouvait que j'aurais pu *paraître* plus sérieux (sous-entendant que je
l'étais, mais ne le montrais pas assez), et que Martin trouvait que j'aurais pu me montrer plus
entreprenant¹²¹. C'est noté.

Soirée chez ACF avec une bonne cinquantaine d'expats de tous bords mais en majorité
francophones. Je n'avais pas envie de voir de nouveaux visages: j'ai préféré passer mon temps
avec Nadia & Lisa, les deux filles du projet "Kaboul" (elles sont donc basées à Kaboul, mais ne
font pas partie de l'équipe de coordination).

Cette nuit-là, j'ai rêvé que je me faisais étrangler pas des burkas de couleur vive (rouge et
bleues - en vrai, je n'en ai jamais vues que des blanches et des bleues claires) à un seul œil,
comme les femmes de Ghardaïa, en Afrique.

Au matin, j'ai fait un bisou à Nadia-la-Bulgare, parce qu'il y avait du staff autour, et un
plus gros *hug* à Lisa-la-Suédoise parce que nous étions seuls. Avion. Treize heures d'attente
dans l'aéroport de Bakou. Avion. Avion. Hôtel. Et voilo... Il ne restait plus qu'à re-re-re-
raconter toute l'affaire à Genève, et à attendre la suite.

¹²¹ J'ai une excuse, tout de même: en logistique, j'avais le fidèle Ismatulla qui faisait tourner la mission, alors
que personne n'avait fait d'administratif pendant six mois. Je me suis donc concentré sur cet aspect de
ma mission.

Deutjeu, ça file! Je n'aurai vraiment fait que passer en Europe. Figurez-vous que je suis déjà en partance, cette fois pour le Libéria, avec MSF-Belgique (les copains, donc). Avion le 19. Voilà.

Pour ceux à qui cette introduction est peu, un petit "Carnet d'entre deux mission" suit. *Boucan d'enfer*¹²², un bon thé (gracieuse), pluie dehors: paré! C'est parti.

PETIT CARNET D'ENTRE-DEUX MISSIONS

Rentré d'Afghanistan

Il va sans dire que j'ai détaillé ma première mission à mes amis, en long, en large, en travers et dans la quatrième dimension (Gotlib). On m'a parfois trouvé d'une misogynie inouïe, alors que c'est Anna qui m'a accueilli dès notre rencontre comme "leur" homme. J'ai refusé le rôle, d'ailleurs! Avec la promiscuité dans laquelle nous avons à vivre qu'à côté le *Loft*¹²³ c'était une métropole, j'ai fait comme Carlos-mon-prédécesseur: j'ai cessé d'être un homme. Lui, il a joué l'ours; moi la tapette: je me la suis mise sous l'bras et je me suis placé sur le même bord qu'elles pour parler de nos beaux gardiens. Ça m'a un peu rappelé notre colocation à Boquete, au Panamá: c'est fou les stratégies qu'il faut échafauder pour vivre ensemble quand on manque d'espace (= ou de place, ou de visages moins connus).

Dans tous les cas, un bilan d'Afghanistan tout en exclamations enthousiastes. Oubliée la mesquinerie d'Anna, oubliées les erreurs de Stefan: tout ce qui reste, ce sont ces paysages qui m'ont ému, tout simplement, et ces hommes incroyables, simples, vrais, fiers, fabuleusement fiers, et ce dans le meilleur sens du terme. Je le dit en passant, sans développer: j'ai retrouvé à Iskashim ce qui m'a fait aimer l'Algérie.

Bref, un retour d'un bloc d'enthousiasme qui n'a rien à voir avec les bilans en demi-teintes d'autres n'aventures. Plein la panse, et étincelles dans les yeux.

Reste le plus beau, l'anecdote inénarrable (mais je vais tenter quand même) de mon débriefing. Je suis donc rentré très vite à Genève, et j'ai raconté une fois de plus ce qui était arrivé, en bien une heure, avec calme et sous maintes perspectives. Bien, quoi. Du beau boulot d'analyse: de toutes façons l'aventure était terminée pour moi, et j'attendais la suite avec impatience. Bon. Je suis revenu deux semaines plus tard, pour le verdict¹²⁴. 1-Ils m'ont dit que mouaiiiiiiiiiiiiis, euuuuh, bof, tu comprends, mais, c'est-à-dire que, tu vois, enfiiiiiiin, hum. Pas con, le mec: j'ai demandé si je pouvais postuler en Belgique. Ben vous n'imaginez pas comme

¹²² Renaud, mon idole.

¹²³ C'étaient les débuts de *Loft story*.

¹²⁴ Entre-temps, Anna était rentrée et avait débriefé.

ils ont eu l'air soulagés! Ouais, en fait c'est peut-être ça: ils avaient l'air mal à l'aise avec le dossier, et ils étaient plus qu'heureux de pouvoir s'en débarrasser. Tant mieux pour moi, j'aime bien la section Belge (même si je serai moins payé). 2-Le gars m'a pris à part. Il avait un truc à me dire. Bon. Coule, j'aime bien ces explications sans faux-fuyants. Voilà ce qu'il m'a dit (ajoutez l'accent italien plus impénétrable que la jungle birmane): « Ça fait six ans que j'é débrieffé des fine de missionnes, et j'ai donc souvent dou m'occuper de retours anticipés dans ton genre, hélas. Eh bien crois-moi, tou es lé première à rentrer calme. Alors moi, jé né sais pas comment té prendre. Jé pense que tou as oune problème. Il faut pet-être que tou ailles voir "quelqu'oune" » (les derniers guillemets sont de moi). En clair, le mec me reprochait de ne pas avoir cassé la table à force de taper dessus: dans ce cas, je me serais vu très probablement vu offrir une deuxième mission chez eux! Non, mais vous imaginez??? Vous tempêtez, vous restez! Sans ça... Et en plus, le gars se permet de m'envoyer chez le psy en termes à peine voilés!!! Bande de cons de psychologues à deux balles qui croient que ceux qui ne réagissent pas principalement sont forcément des refoulés coincés du cul et du reste. J'emmerde ceux qui ne croient plus au calme et à la pondération, na¹²⁵.

'Pas fâché de quitter des gens à la pensée si simple, pour ne pas écrire ce "primaire" que je viens d'employer. J'ai la prétention de me compter parmi ces gens comme Martin-de-Kaboul, rares dans des trucs comme MSF, qui savent gérer leur stress, et ne pas céder à la pression qu'on essaye de nous foutre en permanence. J'ai aimé ce gars aussi décontracté qu'efficace, à qui on pouvait parler peinarde pendant ses pauses-cigarette. Les explosions de colère, dans ma vie, je les compte encore sur les doigts d'une main, même si j'en ai tellement fait étalage dans mes "Carnets" précédents que ceux qui me connaissent mal ont pris ces exceptions pour des généralités...

Revenons-en cependant à cette aventure à quatre: j'avoue que, si j'ai l'immodestie de penser que je sais à peu près me conduire (comme on dit d'un chauffeur qu'il est maître de son véhicule), j'ai découvert à Iskashim que je ne sais pas travailler avec un supérieur pour lequel je n'ai pas d'estime. Diriger une équipe, je le sais, et je l'ai prouvé souvent déjà. Travailler pour un chef dont j'ai à apprendre aussi. Je sais assumer mes responsabilités et demander l'aval de supérieurs lorsque je doute. Mais obéir à quelqu'un qui en sait moins que moi, que j'estime indigne de me commander, je ne le peux pas. C'est viscéral. L'autorité ne se décrète pas, elle se mérite.

Vacances en Europe

En tout et pour tout, j'ai donc eu un mois de vacances en Europe, dont j'ai profité pour me reposer. En effet, maintenant je peux. Avant, j'avais la pression de partir enfin en première mission (en tout presque un an de galères), puis le stress simple de mission, auquel est venu s'ajouter celui de ce départ précipité et que je continue à penser inique, mais bon, c'est mon problème. Toujours est-il que si je veux réussir dans ma deuxième mission à apprendre ce que je me suis fixé, j'ai intérêt à mettre toutes les chances de mon côté, et donc d'arriver reposé.

Fatigué, j'étais, mais ce qui est un peu rare, j'avais un moral d'acier trempé inoxydable au titane. D'habitude, la corrélation fatigue = déprime est presque toujours vérifiée. Comment ai-je donc fait pour être heureux avant même de me reposer? Je l'ignore, même si j'ai des

¹²⁵ Je ne supporte pas cette apologie du coup de gueule popularisée par la psychologie de comptoir. Un peu de flegme ne messied à personne, quoi! La maturité n'est-elle pas corollaire de l'ascendant qu'on a ou pas sur notre impulsivité?

soupçons quant à des causes possibles. Par exemple le fait d'avoir retrouvé tout de suite du boulot alors que je rentrais la queue entre les pattes et que j'avais en plus le culot de me montrer exigeant (mission construction uniquement), et que j'aie même eu le choix n'est à l'évidence pas indifférent à la légèreté morale de ce temps.

En effet, ce retour, bien que dans de mauvaises conditions, a calmé toutes les vagues angoisses professionnelles de ces dernières années, et fait taire tous les doutes: j'ai bel et bien franchi le premier seuil que j'avais tracé dans ma carrière d'architecte: j'ai maintenant *des* offres pour construire, je ne mendie plus des chantiers. Dans dix ans, je me mettrai probablement indépendant, quelque part, mais d'ici là je construirai pour des ONGs des projets un peu étranges mais dont je serai responsable. Il y avait longtemps que j'avais fait ce choix de commencer par des petits projets avec de grosses responsabilités plutôt que par de gros projets avec de petites responsabilités, mais il a fallu attendre jusqu'à aujourd'hui pour que je démontre et surtout *me* démontre que je ne m'étais pas trompé de voie.

Une nouvelle mission

Quand Genève m'a fait comprendre que si je bossais ailleurs c'était mieux, j'ai envoyé trois CVs et autant de coups de fil. En quinze jours j'avais cinq offres (toutes en construction, donc), dont deux ont été confirmées jusqu'au bout. Il m'a donc fallu en arriver à un truc que je n'aime pas trop, choisir. Entre le Libéria et... le Libéria! C'est-à-dire entre le Libéria avec Médecins Du Monde et le même pays avec Médecins Sans Frontières Belgique. J'ai choisi les seconds par vieux réflexe de fidélité à la parole donnée. Je m'étais engagé oralement pour trois ans avec MSF. Je me considère comme partiellement dégagé de cette obligation vue la façon dont j'ai été remercié, mais sous "partiellement" je mettais le fait que si je me voyais offrir une opportunité de rattraper ce premier coup dans l'eau, je la saisisais. Voilà. Et sans regrets: l'offre MSF-B est un pont d'or. Imaginez un peu: la pleine responsabilité de la reconstruction du plus gros hôpital de Monrovia! Quand je parlais de commencer par des petits projets, j'aurais pu faire pire...

En clair: mon prédécesseur a ficelé un projet et signé les contrats. Je ne toucherai donc qu'à la phase d'exécution, comme on dit dans mon milieu. C'est à mes yeux la moitié du travail d'architecte, ni plus ni moins. Une opportunité magnifique, donc. Surtout que le gars, Niels, un Danois, m'a été décrit comme un type que je risque d'apprécier au plus haut point: organisé, méthodique, sérieux, compétent. Waouw!

Je vivrai dans un cabinet d'architectes locaux (les ONGs bossent presque toujours en partenariat avec des cabinets locaux), avec deux ingénieurs pour m'épauler sur les calculs de RDM (Résistance Des Matériaux), c'est-à-dire que je vivrai dans mon monde, et que je ne côtoierai les médecins et les jolies infirmières que pour les moments de détente. Oups! Qu'est-ce que vous avez l'esprit mal tourné!

La vie est belle, non?

Fenêtres

Rien à voir. C'est le moment d'aller boire un café avant de reprendre pour les dernières lignes. Mes considérations émues (autocompatissantes vous vous souvenez¹²⁶?) m'ont amené à penser aux fenêtres que j'ai connues. Ne riez pas, c'est fou le temps qu'on peut passer aux fenêtres. Ce lieu (c'est un de ces mots auxquels les architectes donnent un sens très précis, mais

¹²⁶ J'ai théorisé un jour mon autocompatissance. Entendez que j'ai tendance à me regarder avec un certain paternalisme moqueur.

bon) n'est-il pas l'un des plus propices à l'errance de la pensée? Pour moi, ça avait commencé à Paris. La fenêtre au nord donnait sur le vide d'un futur bâtiment jamais commencé. En bas, le trou délimité par les tôles vertes de rigueur. Tout en haut, les tours de La Défense. Entre deux, à hauteur d'yeux, un immeuble me faisait face de loin, tout de grandes baies vitrées qui faisaient comme des télés allumées sur des tranches de vie. Je regardais surtout une jeune femme qui sortait parfois négligemment de sa salle de bains. Mais ma fenêtrémania a véritablement commencé à Manchester: combien d'heures n'y ai-je pas passées, ma pinte de thé fumante à la main? Les grands cadres étaient vitrés de fixe, avec juste de petites impostes ouvrantes pour gérer l'aération. En face, la rue, les voitures, les gens en imperméable, la vie, l'absurde. Entre elle et la fenêtre, la bande de pelouse plantée de quelques arbres dépareillés qui donnaient leur nom aux bâtiments estudiantins: chêne, hêtre, bouleau. Des écureuils s'y ébattaient, si nombreux que c'était devenu un jeu: trouver l'écureuil qu'il y avait *forcément*, comme, enfant, je cherchais "Charlie" dans de grands dessins de foules bigarrées. Ensuite est venu le déclin: la salle où nous bossions le diplôme était en rez-de-chaussée sur rue si étroite que nous avons besoin de lumière électrique au plus clair de l'été alsacien. En Finlande, l'agence Pöyry & Pöyry était dans un cave. L'unique soupirail me permettait d'admirer en action les chiens se soulageant. Au Panamá, c'était la prison des fenêtres à lamelles de verre dépoli. Je vivais dans l'embrasure de la porte. Pire encore, les fenêtres du Burkina Faso étaient en lamelles d'acier! À peine mieux, celles d'Afghanistan étaient couvertes de feuilles de plastique translucide pour protéger du froid. Combien d'années ai-je ainsi été privé de mon espace de méditation privilégié, jusqu'à cette fenêtre sur Payerne, un dimanche matin de pluie où je me demandais si je devais attendre de la vie un troisième hasard ou le provoquer¹²⁷?

Rien-à-voir toujours: dans *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, il y a cette réplique inoubliable où l'immense Indien parle de son père qui "se vidait" dans la bouteille qu'il buvait. Je ne peux pas ne pas en être obsédé lorsque je vois une télévision: depuis mon retour, j'ai l'impression de la voir sucer les esprits de mes proches, presque physiquement. Je dis ça, ce n'est pas un jugement, hein, c'est juste une vision.

Et dans ces choses qui m'ont marquées à mon retour, c'est combien les gens, partout, se campent dans leur "bon droit". J'ai vu ainsi un jour à Nice deux conductrices de petite voiturette de propriétaires de caniches se poser pare-choc contre pare-choc à l'entrée d'une place de parking qu'elles avaient enfin aperçues en même temps. Eh bien croyez-moi si vous voulez, mais elles ont chacune continué à avancer, pas à pas, pour enfoncer la voiture de l'autre pim-bêche comme dans un film au ralenti. Qu'y a-t-il de plus con qu'un "bon droit" autoproclamé? N'est-il pas bien plus *humain* d'essayer de comprendre l'autre (= prendre sa place) plutôt que se draper dans son bon droit?

Retours sur soi

Dans la veine "tout va bien", cette fois, je me suis fendu d'un petit regard en arrière. Un quart de vie: j'ai regardé mes vingt-et-un ans du haut de mes vingt-huit. Ben c'est pô triste! J'étais alors en troisième année d'archi, perdu à Paris.

C'est après que je suis parti en Angleterre, mon premier voyage. C'est après que j'ai appris l'anglais. C'est après que nous avons passé notre diplôme sur l'écologie et l'humanisme, et que j'ai commencé à aimer la philo. C'est après que je suis parti pour la Finlande, et que je suis tombé amoureux des langues pour elles-mêmes. C'est en Finlande qu'on m'a soufflé

¹²⁷ Je faisais référence à lettre de femme mentionnée: devais-je provoquer des retrouvailles, ou les attendre?

l'idée de "Carnets". C'est après que je suis parti en *live*, au Panamá, en Afrique, et que j'ai appris à parler espagnol.

À Vingt-et-un ans, je n'avais pas aimé; j'étais un petit con, à la fois prétentieux et effroyablement peureux. En un quart de vie, je me suis laissé aller à la passion pour un métier qui guide ma vie depuis, et j'ai appris à aimer avec tendresse. Et il y en a qui voudraient que je sois modeste avec ça? Ce serait faux-cul, eh! Non, je suis fier et tant pis pour ceux que ça gêne.

Je dirais même plus (chus en verve, tiens): c'est 'achement beau, une vie, quand on la regarde en arrière, vous ne trouvez pas? C'est autre chose en tous cas que les vague possibles dont s'auréole l'adolescence et dont les esprits chagrins ont le regret.

Bon. J'arrête. S'il y en a qui ont le courage d'écrire papier, vous pourrez adresser vos lettres à la Mission Monrovia - Libéria - MSF-B - 94, rue Dupré - 1090 Bruxelles - Belgique. Dans les autres cas, n'oubliez pas que je n'écris mes conneries que dans le but insigne d'avoir quelques nouvelles de vous, un mot, une anecdote, un coucou, un signe ou un canard blanc. Ne me laissez pas orphelin de vous...

Bisous, et à bientôt,
laurent.